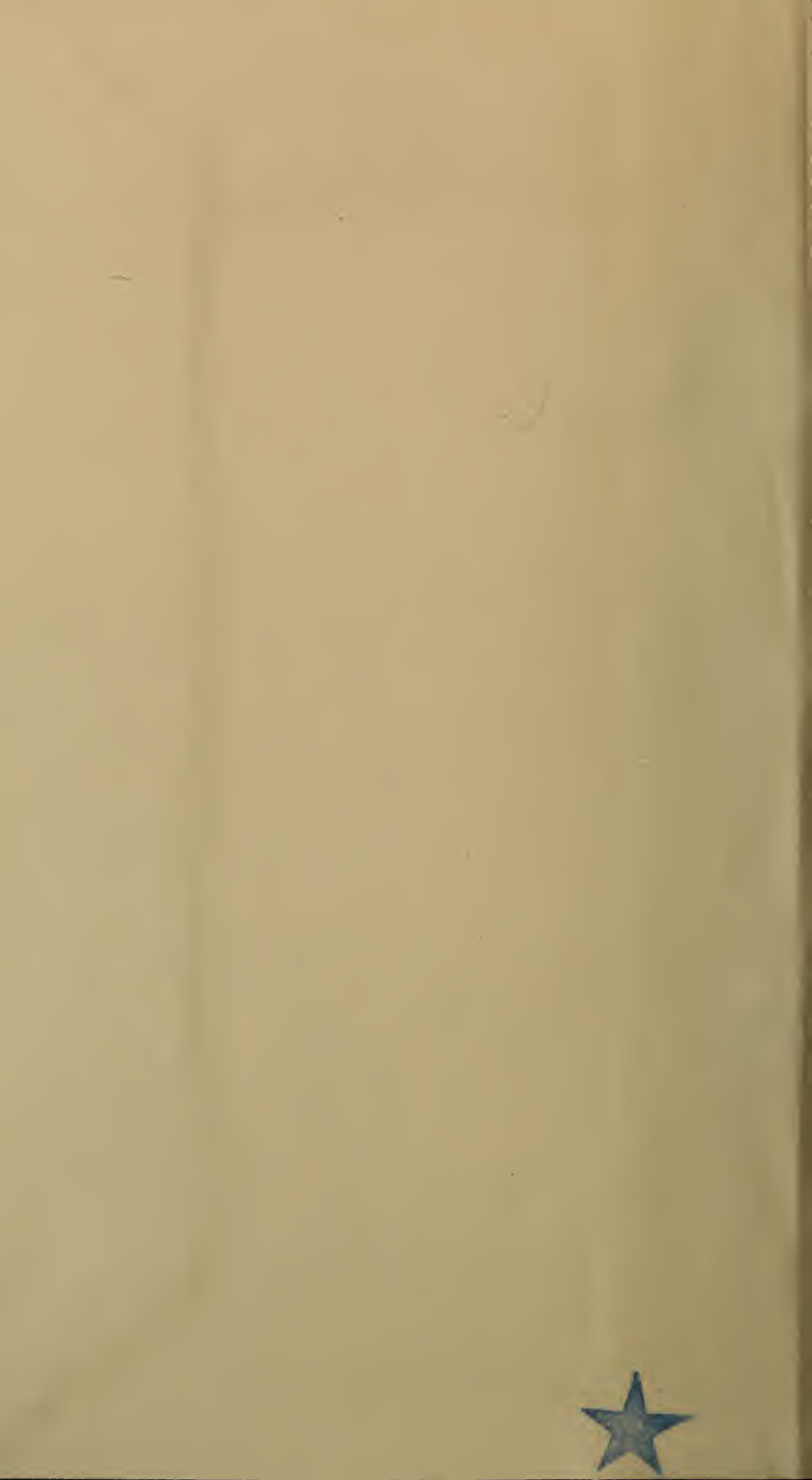
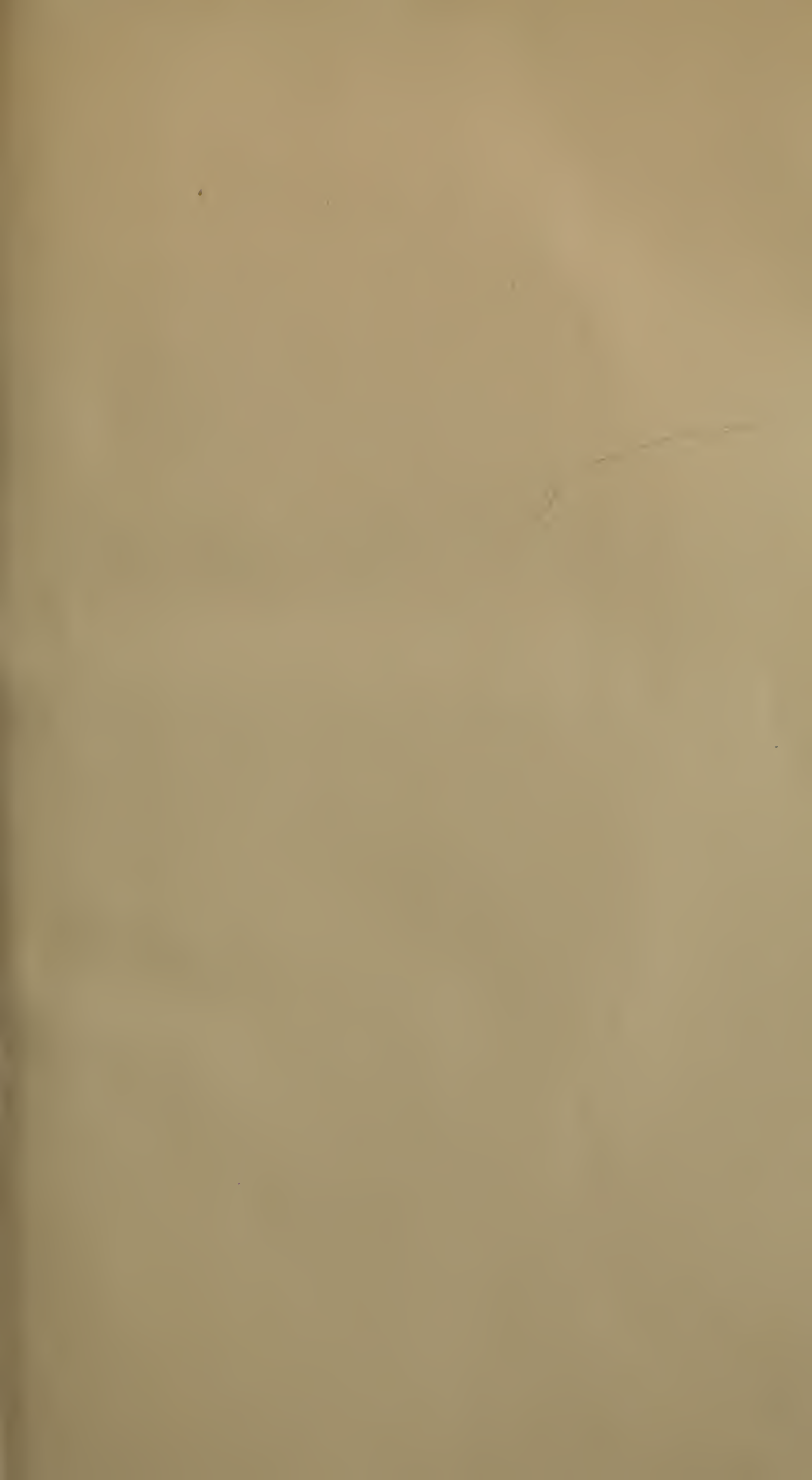






# LE GILBLAS

DE

# LA RÉVOLUTION,

OU LES CONFESSIONS

DE LAURENT GIFFARD.

III.

CET OUVRAGE SE TROUVE:

| | |
|---|---|
| *Leipsig.* . . . . . . | Bossange frères, Reichs-Strasse.<br>Zirgès. |
| *Manheim.* . . . . . . . | Artaria et Fontaine. |
| *Francfort.* . . . . . . . | Jugel. |
| *Berlin.* . . . . . . . . . | Schlesinger. |
| *Bruxelles.* . . . . . . . | Tarlier. |
| *Genève.* . . . . . . . . | Paschoud. |

PARIS.—IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4,
PLACE DE L'ODÉON.



4e Vol.



Couché fils dir.

*Giffard à l'enterrement d'une actrice.*

# LE GILBLAS
DE
# LA RÉVOLUTION,
OU LES CONFESSIONS
## DE LAURENT GIFFARD.

PAR L.-B. PICARD,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

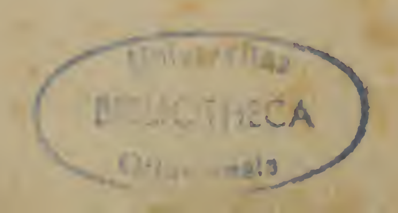
TOME TROISIÈME.

PARIS.

BAUDOUIN FRÈRES, LIBRAIRES,

*RUE DE VAUGIRARD*, N°. 36.

1824.



# LE GILBLAS

# DE LA RÉVOLUTION,

OU LES CONFESSIONS

# DE LAURENT GIFFARD.

Ire. PARTIE. — SUITE DU IVe. LIVRE.

## CHAPITRE VI.

PETITES RESSOURCES. — RENCONTRES.

Ce qui venait de se passer avait ramené la bonne intelligence, et même fait renaître l'amour entre ma femme et moi. Pendant le peu de temps que je restai à Sainte-Péagie, j'étais si raisonnable, que j'étais

résolu, s'il le fallait, à reprendre mon premier métier, qui pouvait encore offrir des ressources à un artiste, grâce au perfectionnement des faux toupets et à l'invention des cheveux implantés. Ma femme, rendue tout-à-fait à la modestie et à la simplicité, se proposait de travailler avec sa sœur. Que devinrent tous ces sages projets lorsque je fus sorti de prison ?

Ma femme n'alla point travailler chez sa sœur; avant de reprendre mon premier métier, je cherchai si dans tous ceux que j'avais exercés depuis que je l'avais quitté, il ne s'en trouverait pas un qui m'offrît plus d'avantages. Je me remis à fréquenter la bourse; je ne pouvais acquérir une charge; me voilà donc courtier-marron. Triste métier! Les patentés vous dédaignent, vous poursuivent ou vous rançonnent. J'essayai de faire un peu de brocantage; j'y gagnais peut-être autant qu'autrefois, mais ce que je gagnais ne me suffisait plus. Je m'étais si bien accoutumé

à tous les délices de l'opulence ! on ne sait pas en jouir quand on les a, on souffre cruellement quand on en est privé ; puis, j'avais une femme !

Bientôt il ne me resta du renouvellement de mon amour qu'un renouvellement de jalousie. Il me sembla que Thérèse, encore très-jeune, très-fraîche et très-jolie, avait repris toute sa coquetterie ; de plus elle avait repris son amour de la dépense et son humeur difficile et querelleuse. Elle ne se reprochait pas d'avoir payé mes dettes; mais elle s'en faisait un mérite auprès de moi, et elle me reprochait de les avoir faites. Quoique logée à un très-haut étage, et n'ayant qu'un mobilier bien mesquin, elle voulut voir du monde, recevoir, et elle donna des soirées. Des soirées ! Les gâteaux, les rafraîchissemens et le punch étaient pris à crédit. Il fallait emprunter à des voisines des meubles et de l'argenterie. Il y venait quelques vieilles femmes qui aimaient le jeu,

quelques jeunes filles qui aimaient la danse, et surtout force jeunes gens dont la dame du logis agréait les hommages, et qui donnaient de l'ombrage au mari. « Eh
» bon Dieu! me disais-je quelquefois, Thé-
» rèse et moi sommes-nous donc destinés à
» n'avoir dans notre vie que des lueurs de
» raison?» Car je ne me conduisais pas plus sagement que ma femme. Je reprenais par intervalles toute ma vanité. Dès que je me sentais un écu dans ma poche, je le dépensais. Faut-il l'avouer? En voyant fondre entre mes mains le tout petit, tout petit capital qui m'était resté, il me survint parfois des regrets de n'avoir pas suivi les conseils de l'honnête Globineau.

Tout à coup, ma femme eut une idée lumineuse. Elle imagina de faire une spéculation de ses soirées. Elle transforma notre modeste appartement en salon de jeu. On y vint tous les soirs. Il y avait trois, quatre, cinq tables de bouillote. On jouait

dans notre chambre, dans un petit cabinet sans cheminée, jusque dans notre étroite antichambre. Ma femme était habile à surveiller les joueurs et à faire mettre au flambeau à chaque brelan, à chaque passe-double. Pauvre ressource! Après avoir payé les bougies, les cartes et le feu, que restait-il?

De nouveau, nous cessâmes de voir Lefèvre et sa femme. Nous n'avions plus de leurs nouvelles que par le jeune Henri Beaumont, le fils de ma femme qui, tous les jours de congé, ne manquait pas tour à tour de voir sa tante et sa mère, et dînait tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre. Cet enfant me faisait éprouver des sentimens bien contraires entre eux. Son premier aspect ne manquait jamais de me rappeler des souvenirs importuns; mais il était si bon, si aimant, si aimable, qu'oubliant ma première répugnance, je mêlais mes caresses à celles que lui faisait sa mère. C'était la seule chose dont Thérèse me sût

gré. Elle aimait son fils avec idolatrie, et elle le négligeait!

Un jour, après avoir vu des banquiers, des négocians, des agens de change, sans pouvoir entamer aucune affaire, après avoir été mal reçu, dédaigné, plaisanté par ces tyrans de la Bourse et du commerce assis insolemment, et ne me proposant pas de m'asseoir, je m'acheminais vers les Tuileries. Je pensais à l'humeur qu'allait avoir ma femme qui attendait de l'argent; je songeais qu'avant peu j'allais être réduit aux derniers expédiens, et il me prenait des accès de noire misanthropie. Voilà qu'en traversant le Carrousel, je vois plusieurs voitures et des gardes à cheval sortir des cours du château: c'était l'impératrice qui partait pour la Malmaison. Je remarque un officier général, qui galope en qualité d'écuyer à la portière de la calèche de l'impératrice. Je ne me trompe pas... c'est le général Dérigny, mon ancienne pratique. « Ce petit abbé! » me dis-je

avec amertume ; « il a fait son chemin,
» lui !.. Mais quelle est cette autre personne
» que j'aperçois dans la première voiture
» de suite, en habit nacarat brodé en ar-
» gent?... Serait-ce ?.... Oh ! non, cela n'est
» pas possible... » La voiture s'approche,
passe près de moi, et pour le coup je suis bien
sûr de ne pas me tromper. Je reconnais
sous cet habit de chambellan..... qui ?... Une
autre ancienne pratique : M. de Rinville.
Oui, le ci-devant marquis de Rinville,
mon camarade d'émigration, le père du
fils de ma femme ! « Cela se conçoit-il?
» lui ! le marquis de Rinville ! cet émigré,
» cet aristocrate, chambellan à la cour de
» Bonaparte ! et en même temps, Déri-
» gny, le petit abbé Dérigny ! ce patriote,
» cet ennemi des titres, des priviléges, de
» l'arbitraire et du despotisme, caraco-
» lant en qualité d'écuyer à la portière de
» la voiture d'une impératrice ! Ah ! quand
» ils se rencontrent dans les salons du
» même palais, après avoir suivi des

» partis si opposés, peuvent-ils plus s'em-
» pêcher de rire que ces deux augures
» dont parle Cicéron ? »

En rentrant, j'appris à ma femme la double rencontre que je venais de faire. Peu lui importait que le petit abbé Dérigny fût général et écuyer ; mais, le marquis de Rinville !.... A peine eus-je prononcé son nom, que je me repentis de lui en avoir parlé. Je la vis saisie de surprise et de joie, rougir, pâlir...... et une violente jalousie, une jalousie plus forte que celle dont j'avais été atteint jusque-là s'empara de mon âme. Mais elle, sans s'en apercevoir : « Ah ! monsieur, quelle nouvelle !
» quelle heureuse nouvelle ! le marquis de
» Rinville, le père de mon fils ! rentré en
» France ! chambellan à la cour de l'em-
» pereur ! Il faut le voir, je veux le voir ;
» il fera tout pour moi, pour son fils.... »
On sent combien cette soudaine exclamation me fit mal, quel souvenir elle me rappelait, quelles craintes elle m'inspirait.

Je résolus de ne pas voir le marquis, quelque utile que pût m'être, dans la position où je me trouvais, la protection d'un chambellan, et je défendis expressément à ma femme de chercher à le voir. Elle se récria, me dit que j'étais un jaloux, un tyran; mais je tins bon, je m'obstinai, et il fallut bien qu'elle promît de m'obéir.

Si j'avais de la répugnance à revoir et à solliciter dans ma détresse monsieur de Rinville, il n'en était pas de même du général Dérigny. J'avais bien eu quelques soupçons sur son compte au sujet de la belle Florestine; mais que m'importe Florestine? Florestine est à Milan, Florestine n'est point ma femme. Je me rappelais combien le général Dérigny avait été bon pour moi à mon retour en France, lorsqu'il n'était encore que colonel, avec quelle grâce il m'avait accueilli quand je l'avais rencontré en Italie général de brigade. Je ne doutais pas qu'à présent, général de division, écuyer et sans doute en grande

faveur, il ne s'empressât de me servir. « Ah! me disais-je, j'ai donc enfin trouvé » le protecteur qui me convient ? un géné- » ral! un écuyer! cela vaut bien mieux » que ne pouvaient jamais valoir ce pau- » vre Philippe le maître d'hôtel et ma- » dame Philippe la femme de chambre. »

Dès le lendemain, je me présentai chez le général. Il avait un grand état de maison, des laquais en riche livrée, un grand et beau chasseur habillé de vert et tout galonné en argent, un valet de chambre qui avait l'air d'un monsieur. A l'aspect de ces personnages qui faisaient antichambre chez le général, je ne pus m'empêcher de sourire en pensant que lui aussi faisait antichambre chez l'empereur et chez l'impératrice. On me dit que monsieur le général n'était pas visible ; on me dit qu'on n'arrivait pas près de monsieur le comte sans une lettre de rendez-vous. Enfin, à force d'instances, j'obtins qu'on lui fît parvenir mon nom. Le laquais qui l'avait

porté revint bientôt et me dit d'attendre.

J'attendis; j'attendis long-temps. Bavard et causeur comme je le suis, je trouvai moyen de jaser et de faire jaser les valets, malgré l'impertinence dédaigneuse de cette sorte de gens pour les inconnus qui attendent. J'appris que le général Dérigny, depuis son retour d'Égypte, avait été nommé successivement baron et comte de l'empire; qu'il était écuyer de sa majesté l'impératrice, et qu'il venait de faire tout récemment un très-grand et très-riche mariage. Plus on me vantait le crédit et la faveur du général, plus je me flattais que la rencontre serait heureuse pour moi. Je me voyais déjà sorti de la misère, et lancé de nouveau sur la route de la fortune. Enfin je fus introduit.

J'étais entré assez hardiment; je me trouvai tout d'un coup interdit. Le général achevait sa toilette; son habit était surchargé d'une brillante broderie. Il avait la croix de commandant de la légion

d'honneur, la croix de la couronne de fer, celle de l'ordre de la réunion. Ce n'était plus ce jeune abbé plein d'une ardeur patriotique, ce jeune soldat encore plus exalté ; ce n'était plus ce vif et bouillant militaire si amoureux de la gloire, si galant auprès des dames; il y avait de la hauteur dans ses manières, de la dignité dans son langage; il était grave et fier. Comme il s'était formé ! il avait acquis toute la morgue d'un grand seigneur de l'ancien régime. «Bonjour, monsieur Giffard, me dit-» il ; quel motif vous amène? Puis-je vous » être bon à quelque chose ? » Je balbutiais, je cherchais mes phrases et je ne les trouvais pas. Il jeta sur moi un coup d'œil où il y avait à la fois de l'orgueil et de la compassion. Il me dit de me rassurer, et je m'intimidai encore davantage. Cependant je parvins à lui exposer le plus succinctement qu'il me fut possible ma triste situation, et à lui dire que je m'étais hasardé à m'adresser à lui, comptant que par sa protec-

tion je pourrais être placé. Il réfléchit quelques minutes; puis, après m'avoir répondu qu'il n'avait pas de place à sa disposition, qu'il faudrait que je lui indiquasse quelque vacance, il offrit de me donner une lettre de recommandation pour un grand personnage parent de sa femme, monsieur le duc Dorbès, qui était à la tête d'une vaste administration. Je le remerciai, j'acceptai; il s'assit, je restai debout et il écrivit. Tout à coup, son chasseur lui annonce un message de la cour: il se lève, reçoit le message avec déférence, me remet la lettre qu'il vient d'écrire, se précipite sur l'escalier, monte dans sa voiture qui l'attendait sous le vestibule de son hôtel, et ses chevaux l'emportent rapidement.

Nous avions si peu causé que j'aurais été fort embarrassé de dire quels étaient les sentimens politiques de monsieur le général. J'avais seulement remarqué que cet ancien patriote, ce courageux défenseur de la république ne prononçait jamais le nom

de l'empereur ni de sa majesté sans une espèce d'emphase respectueuse. Je l'avais vu en Italie fort ambitieux des hauts grades; il me sembla qu'à la cour de Napoléon, il avait un grand amour des titres et des dignités.

Fort étourdi du changement qui s'était opéré dans M. Dérigny, de l'accueil glacial et gourmé qu'il m'avait fait, j'avais cependant bonne espérance de la lettre de recommandation qu'il m'avait remise; mais je tremblais d'être reçu avec encore plus de hauteur par le grand personnage auquel il m'adressait. Je fus bien agréablement trompé. Son excellence monsieur le duc Dorbés fut très-poli et presque affectueux. Il fit venir son secrétaire intime, et devant moi il lui recommanda de me trouver, sans me faire languir, une place convenable. Quelques jours se passèrent. Je n'osais pas importuner son excellence : j'allai voir le secrétaire. Il fut encore plus poli et plus affectueux que son maître. J'y retournai

plusieurs fois, et j'en sortais toujours avec de belles promesses.

Cependant ma situation devenait de plus en plus fâcheuse; déjà j'avais de nouvelles dettes. Enfin le secrétaire de monsieur le duc me fit appeler. Il causa beaucoup avec moi sur mes mœurs, sur mon caractère et mon éducation. Je me peignis sous les couleurs les plus favorables tout en essayant de faire le modeste. Après m'avoir examiné fort attentivement, le secrétaire me proposa d'être...... huissier du cabinet de monseigneur.

Je me souvins douloureusement qu'après le 18 brumaire, j'avais refusé d'être messager d'état, en alléguant que c'était une place d'huissier ; mais de jour en jour mes ressources s'épuisaient : il fallut bien me résigner.

---

## CHAPITRE VII.

SA NOUVELLE PLACE LUI FAIT VOIR BEAUCOUP DE MONDE.

Me voilà donc tous les matins bien coiffé, bien poudré, en habit noir, une chaîne de métal au cou, passant depuis neuf heures jusqu'à quatre dans le salon d'une excellence, prêt à recevoir les pétitionnaires, à les prier d'écrire leurs noms, à les annoncer, à introduire tour à tour les jours d'audience les personnes qui ont des lettres de rendez-vous, à me chauffer l'hiver près d'un bon feu, l'été à me promener gravement dans le salon, libre de rêver à mon aise ou de causer avec les survenans qui, de quelque rang qu'ils

soient, quelque crédit qu'ils aient, ne manquent jamais d'être civils avec l'huissier; car enfin c'est lui qui ouvre et qui ferme la porte. En vérité c'était une place fort douce. Je ne m'étonne pas que les emplois serviles soient si courus; presque tous sont favorables à la fainéantise : sauf la sonnette et l'ennui, tout y est plaisir pour un paresseux.

Par un reste d'orgueil, j'avais long-temps balancé avant de confier à ma femme que la grande protection de monsieur le général comte Dérigny m'avait porté à la place d'huissier de cabinet chez un grand personnage, parent de madame la comtesse, et à la tête d'une vaste administration; mais elle aurait toujours fini par le découvrir; j'aimai mieux le lui dire. J'en fus quitte pour quelques sarcasmes fort amers, puis pour la réflexion assez judicieuse, mais très-dure, qu'apparemment on avait jugé que je n'étais pas propre à autre chose, et qu'il valait mieux gagner des ap-

pointemens comme huissier, que de n'en pas gagner du tout. Ma femme et moi nous demeurions ensemble, mais je ne la voyais guère. Je sortais de bonne heure, je rentrais tard, presqu'à la fin de sa bouillote qui continuait. Elle ne manquait jamais de me faire une querelle plus ou moins vive, selon que le flambeau avait plus ou moins rapporté. Je m'y étais habitué : au lieu de répondre, je m'endormais au doux bruit des reproches conjugaux ; seulement il me revenait de temps à autre quelques accès de jalousie, et alors c'était moi qui querellais : elle me répliquait avec vivacité, avec aigreur, et je rentrais dans mon apathie pour ne pas l'irriter davantage. Toutefois depuis quelque temps, je remarquais avec plaisir que les querelles étaient plus rares, et que ma femme me laissait en paix.

Les personnes que j'étais chargé de recevoir, de faire attendre et d'introduire chez monseigneur, étaient en grand nom-

bre, et moi qui avais été à la tête d'une administration théâtrale, qui avais été député pendant quelques jours, ne devais-je pas craindre d'être reconnu à chaque instant par d'anciens amis, d'anciens parasites, d'anciens collègues? Je frémissais d'une telle épreuve pour ma vanité. On ne manque jamais de mépriser, de plaindre, ou même de railler l'homme qu'on retrouve déchu. Il fallut bien braver ce désagrément. Quelquefois je payais d'audace. Quand il survenait une personne que j'avais vue dans des temps plus prospères, je feignais de ne pas la reconnaître, je détournais la tête, je feignais d'être obligé d'aller bien vite au-devant d'une autre personne qui arrivait. J'avais un camarade; si je voyais quelqu'un dont le nom et les traits me frappassent, je mettais mon camarade en avant; je m'arrangeais pour que ce fût lui qui reçût la personne dont je redoutais la vue, et je me tenais sans affectation le dos tourné contre une embrasure de fenêtre,

ou la tête penchée sur une table ayant l'air d'écrire.

Notre administration était une espèce de ministère de grâces, de faveurs, de récompenses. Je remarquai que tous ceux qui étaient admis chez son excellence pour la première fois, sortaient enchantés et pleins des plus douces espérances; que la seconde fois, on sortait encore enchanté, mais avec moins d'espérances; que la troisième fois, on était mécontent, et l'on s'échappait en murmures. Cependant, comme les générations de solliciteurs se succédaient très-rapidement, tous les jours on voyait plus d'hommes enchantés que de mécontens. Monseigneur reconduisait jusqu'à la porte du second salon tous les pétitionnaires sans distinction. Chacun sentait sa vanité flattée de cette politesse, qu'il regardait comme une faveur qui lui était spéciale. En rentrant dans son cabinet, monseigneur ne manquait jamais d'avoir une figure affable et bonne pour les autres péti-

tionnaires qui attendaient, et même pour nous autres ses huissiers. Nous étions émerveillés de ses manières bienveillantes. S'il avait occasion de nous parler, il nous demandait des nouvelles de notre santé, de notre famille. Il nous laissait entrevoir en perspective de l'avancement, des gratifications; il nous plaignait de notre peine, et il nous savait gré de notre attachement. Il est d'usage que les huissiers de cabinet écoutent aux portes, et ils ont l'oreille fine. J'entendais monseigneur combler de complimens et de promesses chaque solliciteur. Toute l'administration était montée au ton du maître, et les chefs, les sous-chefs, les expéditionnaires étaient polis, doucereux, et grands donneurs d'eau bénite de cour.

Un jour, j'étais à mon poste; j'avais déjà esquivé la reconnaissance avec une danseuse de mon ancien théâtre qui venait solliciter pour un petit cousin, avec un de mes anciens collègues qui était préfet; je m'en

félicitais lorsque je vis entrer avec grand fracas et en élégant costume de chambellan monsieur le marquis de Rinville. Jamais il n'avait eu l'air si vain de sa toilette sous l'ancien régime, qu'il ne l'avait en portant la livrée éclatante de Napoléon. Oh! pour le coup je suis perdu! Comment lui échapper? Il va me reconnaître : mon camarade est absent, et il faut que ce soit moi qui reçoive le marquis. Il a la vue basse; mais il s'avance vers moi intrépidement armé d'une petite lorgnette qu'il braque sur ma figure. Je baisse les yeux, je détourne la tête; mais c'est en vain. « Eh! c'est Giffard! » dit-il. Je voulus au moins faire bonne contenance. — « Moi-» même, » répondis-je. — « Eh quoi! » poursuit-il en affectant son ancien air d'impertinence, « toi, mon pauvre ami, » huissier de cabinet du duc d'Orbès! » « —Eh quoi! répliquai-je, vous, monsieur » le marquis de Rinville, chambellan de » Napoléon Bonaparte! » Malgré toute la

suffisance du marquis, je vis que par ce seul mot je l'avais piqué au vif. « Que » veux-tu, mon cher? » me dit-il en balbutiant, en hésitant, « les circonstances..... » des événemens malheureux.... m'ont » forcé.... » Mais bientôt, se remettant, il me fit payer le petit moment d'embarras que je lui avais causé. « Je savais bien, » continua-t-il, que tu étais employé dans » cette administration ; mais je ne croyais » pas que ce fût en qualité d'huissier de » cabinet. » — « Vous le saviez! dis-je ; » et comment? » — « Ta femme me l'avait » dit. » — « Ma femme! m'écriai-je tout » étourdi du coup. Vous avez vu ma » femme! » A ce moment, la porte du cabinet de monseigneur s'ouvrit. La personne qui était avec son excellence sortit, et il me fallut annoncer monsieur le chambellan de Rinville. Il entra, et je restai tout consterné. « Ma femme! Il a vu ma femme! » Eh quoi, madame Giffard, malgré ma » défense, malgré votre promesse?... Ah!

» pauvre Giffard !..... » J'étais bouillant de colère et de jalousie; et cependant, devant tous ces pétitionnaires qui attendaient leur tour pour entrer chez monseigneur, il fallait que je me continsse, et que je conservasse l'air digne et impassible de mon ministère. Mon camarade revint; je le priai de vouloir bien me suppléer dans mon service pour quelques minutes. Dès que le marquis sortit du cabinet, j'allai à lui, et avec moins de familiarité que je n'en avais autrefois, avec toute l'obséquiosité que me commandait ma situation présente, je lui demandai comment il se faisait qu'il eût vu ma femme. « Ah diable! me dit-il, » cela m'est échappé ! J'avais oublié qu'elle » m'avait prié de ne pas te parler de ses » visites, si je venais à te rencontrer. » — Comment? ses visites! vous l'avez » donc vue plusieurs fois? C'est donc » chez vous que vous l'avez vue? » — « Oui » sans doute; elle est venue me voir comme » un ancien ami; elle m'a amené mon fils.

» Elle est toujours jolie ta femme, très-
» jolie! et mon fils est vraiment un aima-
» ble enfant, qui promet d'être un sujet
» très-distingué. Mais pourquoi diable
» avais-tu défendu à ta femme de venir me
» voir? Est-ce que tu t'aviserais d'être jaloux
» de moi? Ah! Giffard! peux-tu me croire
» capable?.... Moi! jouer un mauvais tour
» à un ancien ami!.... Fi donc! elle est
» charmante; mais j'ai, ma foi! à m'occuper
» de bien d'autres choses en ce moment. Je
» t'avoue même que ses visites m'ont un
» peu contrarié, surtout quand elle m'a
» amené mon fils, et qu'elle s'est fait re-
» connaître de Blondin, mon ancien jockei,
» que j'ai retrouvé à Paris, et qui est de-
» venu mon valet de chambre. Ainsi, ne la
» gronde pas, ne la bats pas; car vous au-
» tres, dans vos ménages, vous avez si
» peu de procédés..... Adieu, mon cher;
» viens me voir, toi; tu seras toujours bien
» reçu, et nous rirons bien en nous rappe-

» pelant nos anciennes fredaines. » Il partit.

Plus colère, plus jaloux que jamais, il me tardait d'aller faire une querelle à madame Giffard.

## CHAPITRE VIII.

### QUERELLES. — EXPLICATIONS.

J'ALLAIS dîner ce jour-là chez mon camarade, l'autre huissier de son Excellence qui voulait absolument me faire connaître sa famille. Plein de dépit, au lieu de m'y amuser, je me donnai presque une indigestion. Il était tard quand je rentrai chez moi. Ma femme avait sa société habituelle, ses joueurs et ses joueuses de bouillotte. Elle était d'une humeur charmante ; le flambeau avait beaucoup rapporté. Sombre et soucieux, je me promenais dans la chambre, attendant que tout ce monde fût retiré. Lorsque nous fûmes seuls, ma

femme me fit la guerre agréablement et même avec un retour de tendresse, sur mon air maussade. Au lieu de lui répondre, je lui adressai de vifs reproches d'avoir vu le marquis malgré ma défense, de l'avoir vu plusieurs fois, et de lui avoir mené son fils. A cette apostrophe imprévue, madame Giffard fut d'abord interdite; mais bientôt, au lieu de chercher à m'apaiser, elle le prit sur un ton très-haut; elle s'emporta elle-même; elle me demanda de quel droit je prétendais l'empêcher de voir qui bon lui semblait: « Quand j'ai bien voulu consen-
» tir à vous épouser, me dit-elle, ne saviez-
» vous pas quel premier sentiment avait
» touché mon cœur? avez-vous pu vous
» flatter que je renoncerais à faire goûter
» à mon fils que vous détestez, la douceur
» d'embrasser son père? C'eût été un peu
» trop présumer de la tendresse que j'avais
» pour vous, et que vous auriez dû plus
» long-temps mériter et conserver. » Furieux, je lui dis que c'était elle qui, pour

m'épouser, avait fait près de moi des avances et des coquetteries. « Prenez garde, ajou-
» tai-je ; jusqu'ici j'ai surmonté mon anti-
» pathie pour cet enfant ; mais c'est vous
» qui me le ferez haïr. » Elle m'accusa d'ingratitude ; elle prétendit que son principal, son unique motif avait été de m'obtenir une meillenre situation par la protection de M. de Rinville. « Je ne veux rien
» de votre marquis », m'écriai-je ; et ma colère augmentait.

Ma femme jouissait d'une excellente santé ; mais depuis quelque temps, pour se rendre intéressante, elle avait pris l'habitude de se plaindre de ses nerfs. Intimidée, révoltée de mes procédés, elle eut des crispations, des convulsions qui finirent par un évanouissement ; je ne pensai plus qu'à la secourir.

Dès qu'elle eut repris ses sens, elle me dit de la laisser mourir ; elle était la plus malheureuse des femmes ; je lui étais insupportable ; elle repoussait mes soins. Il

fallut que je m'humiliasse devant elle : j'étais loin de lui avoir pardonné ; il fallut m'accuser et lui demander grâce.

Le lendemain matin, mille idées, mille chimères me passaient par la tête : « Qui
» sait ce que médite ma femme ? Elle a en-
» tre ses mains une déclaration par laquelle
» le marquis se reconnaît père de l'enfant ;
» ne peut-elle essayer de faire renaître
» son amour, profiter de la loi du divorce ?
» Elle est capable de songer..... non pas à
» l'épouser, mais à m'abandonner pour
» s'attacher de nouveau à son premier
» amant. » Je ne pouvais espérer qu'elle me confiât en toute franchise le fond de sa pensée ; je résolus d'avoir une explication avec le marquis.

Qu'allais-je faire ? m'aviserais-je en mari outragé de lui demander raison ? « Et pour-
» quoi pas ? S'il a été jadis un grand sei-
» gneur, s'il est aujourd'hui chambellan,
» ne suis-je pas un citoyen français ? Sous
» l'ancien régime, un marquis pouvait in-

» sulter impunément un perruquier ; sous
» le règne de notre auguste empereur, un
» de ses chambellans ne peut sans se dés-
» honorer refuser de donner satisfaction
» même à un huissier de cabinet d'une
» excellence.... Mais nous n'en sommes pas
» là; je veux seulement en comparant à ce
» que m'a dit ma femme, ce que va me dire
» M. de Rinville, parvenir à la connais-
» sance de la vérité. » Sans quereller ma
femme, sans me réconcilier avec elle, je
sortis pour me rendre sur-le-champ chez le
marquis.

Chemin faisant, il me vint des idées
plus modérées. « Après tout, me disais-je,
» si Thérèse aime encore son marquis.....
» nous n'avons pas d'enfans..... elle n'est
» pas toujours la plus douce des épouses...
» le marquis ne me rendrait-il pas service
» en me prenant ma femme? »

Monsieur le chambellan logeait dans un
magnifique hôtel, mais au troisième comme
moi, et son appartement était presque

aussi modeste que le mien. Le rez de chaussée et le premier étaient occupés par l'ancien intendant de sa famille, M. Moreau Déristel. M. de Rinville n'avait recouvré qu'une faible partie de ses biens et encore grâce au séjour constant que sa mère avait fait en France jusqu'à sa mort ; la fortune de l'intendant s'était considérablement augmentée, grâce à cette révolution qu'il détestait. C'est de ce petit logement du troisième que monsieur le marquis partait tous les matins en cabriolet de louage pour aller briller et servir au Château.

« C'est toi, Giffard ! me dit-il ; je suis » bien-aise de te voir. Je songeais à te faire » prier de passer chez moi. — Monsieur de » Rinville, lui dis-je d'un air grave, je crois » en effet que dans la situation où nous som- » mes respectivement, nous ne pouvons » nous dispenser d'avoir ensemble une ex- » plication.—Oh! oh! tu prens un ton bien » solennel ; eh bien ! soit : traitons la chose

» sérieusement ; nous nous entendrons
» mieux. Allons, assieds-toi ; point de fa-
» çons ; ne sommes-nous pas tous égaux,
» depuis cette bienheureuse révolution
» qui, grâce au ciel et à l'empereur des
» Français, touche à sa fin ? Voyons, ap-
» prends-moi bien vite ce que tu désires
» savoir de moi, et je te dirai ensuite ce
» que j'attends de notre ancienne amitié.
» — Voudriez-vous me faire l'honneur,
» lui dis-je, de m'informer des motifs qui
» ont porté madame Giffard à vous rendre
» plusieurs visites malgré mon expresse dé-
» fense ? Ma femme m'a bien assuré que
» ces visites n'avaient qu'un but innocent
» et même respectable ; mais suis-je obligé
» de croire ma femme ? J'attends que
» M. de Rinville veuille bien, en honnête
» homme, démentir ou confirmer ce que
» m'a dit madame Giffard. » J'ajoutai
beaucoup de phrases sur ma probité, sur
ma délicatesse ; quoique né dans une classe
obscure, je tenais beaucoup à mon hon-

neur, même sous l'ancien régime; aujourd'hui, qu'après avoir été riche, après avoir occupé de grandes places, j'étais redevenu pauvre et ne vivant que d'une place subalterne, précisément pour avoir eu la loyauté de payer toutes mes dettes, j'y tenais encore bien davantage. Ma vanité avait saisi avec empressement cette occasion d'apprendre à M. le marquis que j'avais été riche, et que j'avais occupé de grandes places. M. de Rinville, malgré sa résolution de traiter la chose sérieusement, m'avait écouté en souriant, en ricanant et se balançant sur son fauteuil. Il était encore bien fat! « Mon cher, me dit-il, tu
» peux être tranquille sur la vertu de ta
» femme. Je te jure sur l'honneur qu'il n'y
» a eu ni de sa part ni de la mienne aucun
» retour à nos premiers sentimens; qu'elle
» n'est venue en effet que pour le motif
» bien respectable de recommander un fils
» à son père; car enfin, ajouta-t-il,
» en soupirant, je suis le père du jeune

» homme. Faut-il m'en plaindre? faut-il
» m'en féliciter? Je m'en suis félicité quand
» je l'ai vu. Il est vraiment fort intéres-
» sant. Je te jure, toujours sur l'honneur,
» qu'elle ne m'a parlé de toi que sous les
» rapports les plus avantageux, comme
» d'un excellent mari, un peu jaloux; mais
» cette jalousie même ne lui déplaît pas
» toujours, puisqu'elle lui prouve ton
» amour. Es-tu content? Oui! Maintenant
» il faut que je te parle de mes propres in-
» térêts dans lesquels l'exigeance et les
» caprices de ta femme pourraient beau-
» coup me contrarier, tandis que, si elle
» entend la raison, nous pourrons tous
» être infiniment heureux. Écoute-moi
» bien : Je suis enchanté de retrouver mon
» ancien confident à qui je peux devenir
» utile, et qui est dans le cas de me servir
» lui-même. » A demi tranquillisé par les
paroles du marquis, quoiqu'un peu fâché
que ma femme me traitât de si bon mari,
mais surtout séduit par les espérances que

le marquis me donnait de m'être utile, je lui dis qu'il pouvait compter sur toute mon attention. « Hier, reprit-il,
» tu m'as presque fait un reproche d'a-
» voir abandonné mon parti pour re-
» venir en France me faire chambel-
» lan de l'empereur. Que veux-tu? il
» m'a bien fallu suivre l'exemple de tant
» d'autres : dois-je en rougir? l'empereur
» n'est-il pas un homme,....... un
» homme..... hors ligne, comme ils disent;
» guerrier..... administrateur..... homme
» d'état?.... Non, non, je n'ai point de
» honte de m'attacher à lui, d'autant plus
» que vraiment il me comble de bontés,
» de témoignages d'estime, et que je peux
» faire mon chemin à sa cour comme je
» l'aurais fait sous l'ancien régime. Tels
» étaient mes sentimens, telles étaient mes
» espérances, lorsque je reçus la visite de
» ta femme, ma chère Thérèse..... Ne fais
» donc pas la grimace; il ne s'agit ici que
» d'amitié. Nous avons eu jadis un violent

» amour; je ne devais le sien qu'à moi et
» non à ma qualité, puisqu'elle me croyait
» étudiant en droit.... ou en médecine, je
» ne me souviens plus de quelle faculté je
» m'étais fait élève; maintenant, nous avons
» l'un pour l'autre une affection tout-à-
» fait pure. Elle est donc venue ; elle m'a
» proposé de m'amener mon fils, j'y ai
» consenti; j'ai été ravi de le voir : c'est
» un charmant jeune homme. Il a treize
» ans, je crois... oui... près de quatorze ans ;
» et entre nous, comment veux-tu qu'après
» quatorze ans, je songe encore à ta femme,
« qui est très-fraîche et très-jolie sans
» doute, mais que son mariage avec toi
» mon ancien confident, mon ancien ami,
» rend très-respectable à mes yeux ? Ta
» femme avait pour unique but d'éveiller
» ma tendresse paternelle, de m'intéres-
» ser à son fils, à elle, à toi-même qui es
» son mari. Je lui ai promis de vous ser-
» vir, je tiendrai ma promesse ; mais il
» faut me laisser le temps. Attendez donc

» que j'aie refait ma fortune. Ta femme
» est d'une pétulance, d'une impatience,
» et d'une indiscrétion.... Elle s'en va ra-
» contant à tout le monde nos anciennes
» aventures; c'est fort dangereux. Apprends
» en confidence un grand secret... je te laisse
» le maître d'en dire à ta femme ce que tu
» voudras; je suis sur le point de conclure
» un mariage très-avantageux, très-riche...
» que l'empereur désire. Oui, il me marie
» à la nièce d'un de ses généraux, un de ses
» nouveaux nobles qu'il est bien aise d'al-
» lier à une ancienne maison. La jeune fille
» est encore à la pension d'Écouen. Si l'on
» vient à savoir que j'ai un fils naturel,
» que je suis visité tous les matins par
» une ancienne maîtresse, mère de ce cher
» bâtard, tout est manqué. Si l'on se tait
» au contraire, tout réussit. Je me marie,
» je touche une grosse dot; mon crédit
» s'étend et se consolide; j'assure une
» pension à la mère, réversible sur la tête
» du fils; et à toi, je te fais obtenir quel-

» que grande place dans les finances... ou
» la marine... ou l'intérieur... quelque part
» enfin. » De tout le discours du marquis,
ce fut cette dernière phrase qui me toucha
le plus. Je lui promis que j'allais engager
ma femme à prendre patience, à ne plus
commettre d'indiscrétions, à ne plus l'accabler de ses visites. Je le remerciai de
l'intérêt qu'il prenait à moi, et même de
celui qu'il prenait à ma femme. Nous causâmes long-temps. Il me raconta ses aventures, ses projets, ses opinions actuelles.
Je remarquai qu'il en revenait fréquemment à son fils; il lui trouvait des qualités
précoces. « Il est certain qu'il me res-
» semble, disait-il. Ce qui m'a vraiment
» diverti, c'est l'embarras, l'incertitude
» où s'est trouvé ce cher enfant la première
» fois qu'il est venu chez moi. Il paraît
» que sa mère lui avait recommandé de
» me faire beaucoup d'amitiés, et de
» m'appeler son père; il n'y a pas manqué.
» Cela m'a touché. Cependant il ne con-

» cevait pas comment j'étais son père, et
» comment sa mère avait un mari qui
» n'était pas son père. Il faisait mille ques-
» tions auxquelles Thérèse éludait de ré-
» pondre, ou répondait tant bien que mal.
» Tantôt elle lui disait que j'étais le bien-
» faiteur de la famille, et que c'était par
» reconnaissance qu'il fallait me donner
» ce doux nom de père; tantôt elle lui
» faisait entendre qu'il y avait eu du di-
» vorce dans tout cela. Moi, je la laissais
» dire; j'aurais bien voulu qu'il ne doutât
» point de la véracité de sa mère, et que
» cependant il ne prît point de fausses
» idées; il paraît fort curieux de savoir,
» de connaître, de s'instruire, et il était
» aisé de voir qu'il était convaincu qu'on
» ne lui disait pas tout. Une chose qui
» m'a enchanté dans ce cher enfant, c'est
» son enthousiasme pour les grandes ba-
» tailles de l'empereur. Ah! il paraît qu'on
» les élève fort bien dans ces lycées. Puis,
» à cet âge-là, et surtout quand on a dans

» les veines un peu de sang de gentil-
» homme français, on ne rêve qu'à la
» guerre! Je m'en souviens, à quinze ans
» je me flattais de devenir général. Eh bien!
» j'ai été capitaine dans l'armée des émi-
» grés, et me voilà chambellan de Napo-
» léon. C'est très-beau! » — « Oui, sans
» doute, repris-je, et très-avantageux pour
» tous ceux qui ont le bonheur de vous
» être attachés. » Je saluai respectueusement
le marquis, et nous nous quittâmes aussi
bons amis que du temps où j'étais son per-
ruquier.

Je retournai près de ma femme dans
des dispositions toutes pacifiques : elle-
même elle avait réfléchi; elle m'accueillit
sinon avec tendresse, au moins avec bonté;
elle me dit que ses nerfs lui laissaient un
peu de repos. Je lui racontai ma conversa-
tion avec M. de Rinville. Elle goûta beau-
coup les espérances que M. le marquis
m'avait données pour elle, pour son fils et
même pour moi. La paix fut rétablie dans

le ménage, et nous nous embrassâmes : cependant elle faillit à être troublée de nouveau, et ma jalousie fut sur le point de revenir, peut-être avec encore plus de violence qu'auparavant, par une étrange exclamation de ma femme. Lorsque je lui annonçai que ce qui engageait surtout le marquis à désirer qu'il n'y eût ni éclat, ni indiscrétion, c'est qu'il était question pour lui dans ce moment d'un riche mariage : « Il se marie! » s'écria-t-elle, d'un ton de dépit. « Le traître!... Et sans doute à quel-» que demoiselle de qualité, bien noble, » infiniment noble! » On conviendra que ces regrets, ce dépit étaient bien faits pour me rendre mon humeur. Cependant je me contins. Ma femme partit de là pour faire une belle déclamation philosophique et morale, sur l'inégalité des conditions fondée par la féodalité, et abolie, grâce au ciel, par les progrès de la raison.

Au moment où elle pérorait avec le plus d'éloquence, son fils arriva : c'était jour de

congé. Comme elle parlait en termes généraux, et sans appliquer ses principes à sa situation, elle crut devoir continuer devant son fils. Certes, je ne pouvais contester la vérité des principes que ma femme développait; mais j'étais fâché qu'elle se livrât à cette déclaration de principes philosophiques par suite de son dépit contre le marquis, qui pensait à épouser une autre femme. Son fils l'écoutait, l'approuvait. L'enthousiasme du jeune homme pour les grandes batailles de Bonaparte ne l'empêchait pas de goûter déjà tout ce qui lui paraissait fondé sur la raison et la morale.

Jusqu'ici, ce jeune Henri Beaumont avait été fort étourdi, fort gai. Depuis ses visites au marquis, depuis que sa mère lui avait recommandé de donner le nom de père à M. de Rinville, il était devenu par intervalles rêveur et réfléchi. On vient de voir que sa mère s'était gardée de lui dire la vérité. Elle eût été bien fachée et avec raison, d'avoir à rougir devant son fils, et

d'ailleurs à son âge aurait-il pu la comprendre ? Mais cette vérité qu'on ne lui disait pas et qu'il ne pouvait comprendre, il la devinait, il la devinait au moins en partie. Il voyait que sa situation dans le monde n'était pas celle des autres jeunes gens de son âge. Outre cette singularité d'appeler son père un homme qui n'était pas le mari de sa mère, il croyait voir qu'il y avait une certaine différence de condition entre sa mère et M. de Rinville. Malgré son enthousiasme pour Bonaparte, fondateur d'une nouvelle noblesse héréditaire, il concevait fort bien la noblesse personnelle, acquise, méritée, obtenue par des talens, des services, des vertus; il ne concevait pas encore la noblesse transmise par les pères aux enfans. Quelle que fût sa situation, il croyait voir qu'on la regardait comme malheureuse. Il se consolait en se livrant avec abandon à ses affections. Il adorait sa mère : je ne sais si c'était la voix du sang qui parlait, mais il était plein de respect

et de tendresse pour celui que sa mère lui avait recommandé de nommer son père. Sans le haïr, je ne lui faisais jamais bien bonne mine. Eh bien ! il aimait et respectait en moi le mari de sa mère. Après avoir embrassé Thérèse, il nous quitta pour aller bien vite embrasser son oncle et sa tante Lefèvre qu'il continuait d'aimer avec une tendresse filiale, pour aller embrasser sa petite cousine Rose Lefèvre, qui avait alors six ans, et qu'il continuait d'aimer comme une sœur.

---

# CHAPITRE IX.

BELLES ESPÉRANCES. — FUNESTE ÉVÉNEMENT.

Nous attendions l'accomplissement des belles promesses du marquis : le temps se passait, et rien n'avançait. Je continuais mes fonctions d'huissier de cabinet ; et précisément parce que je me flattais de les quitter bientôt pour de plus belles, je les trouvais ennuyeuses et humiliantes. Ma femme n'allait plus voir M. de Rinville : elle me le disait au moins ; c'était moi qui de temps en temps allais lui présenter mes très-humbles hommages. Quelquefois il me semblait que je lui étais importun ; il me traitait avec toute la fatuité d'un jeune marquis

de l'ancien régime. Comme j'étais habitué à voir mon patron, M. le duc Dorbés, verser de l'eau bénite à tous ceux qui s'adressaient à lui, je m'imaginai qu'il en était de même chez tous les grands seigneurs de la nouvelle cour, et je pensai que M. le chambellan de Rinville, en m'étalant tous les bienfaits qu'il se proposait de répandre sur nous, m'avait aussi donné de vaines promesses. Je crus devoir faire part de mes soupçons à ma femme. Il m'était impossible de m'adresser à quelqu'un qui fût plus en état de me comprendre. Encore plus irritée que moi de ne voir aucune de ses espérances se réaliser, ma femme me dit avec beaucoup de vivacité que le marquis était un traître, un menteur qui nous avait endormis par de belles paroles, mais qui ne ferait rien ni pour son fils, ni pour elle, ni pour moi, si nous ne lui prouvions par des démarches actives que nous n'étions pas ses dupes. « Je ne sais, disait-elle, » jusqu'à quel point il est engagé avec nous;

» mais, enfin, j'ai entre mes mains une
» déclaration que Henri, mon cher Henri
» est son fils. Quand cela ne nous servi-
» rait qu'à faire du bruit... c'est quelque
» chose, c'est beaucoup... c'est tout avec
» les personnes qui craignent que leur con-
» duite ne soit découverte. Si vous m'en
» croyez », continua ma femme qui se lais-
sait toujours emporter par la pétulance de
son caractère, « dès demain j'irai chez lui,
» je lui ferai peur, et il faudra bien qu'il
» tienne ses promesses.» J'étais si fatigué des
lenteurs du marquis que je laissai ma
femme maîtresse de se conduire à sa fan-
taisie.

Elle se présensa chez M. de Rinville.
Elle parla, elle pressa, elle pria, elle me-
naça. Le marquis lui répétait vainement
tout ce qu'il m'avait dit; plus il cherchait
à lui imposer silence, plus elle élevait la
voix, plus elle mêlait dans ses discours les
mots de femme trompée, d'enfant aban-
donné : « Mais j'ai des droits, des titres:

» je les ferai valoir. » Le marquis était au supplice, d'autant plus que ce jour même il attendait le père de la demoiselle qu'il devait épouser, pour aller avec lui conférer sur les articles du contrat chez le notaire. Ce ne fut qu'à grande peine qu'il parvint à l'apaiser; mais il n'en était pas quitte.

Le lendemain, elle revint; elle revint avec son fils. Elle était plus furieuse, plus menaçante que la veille. Le jeune enfant était honteux pour sa mère et pour lui du rôle qu'elle jouait, du rôle qu'elle lui faisait jouer. Il la suppliait de se calmer. Vains efforts! elle donna deux jours au marquis pour réaliser ses promesses, après lesquels elle devait publier la déclaration qu'elle tenait de lui; et encore.... jusque-là, ne promit-elle pas de le laisser tranquille. Le marquis épouvanté accourut lui-même me trouver dans le cabinet de son excellence. Il m'assura que son contrat de mariage devait être signé le soir même, et que nous n'aurions rien

perdu pour attendre. En vérité, le pauvre homme me fit pitié. Il craignait plus que moi que les premières aventures de ma femme ne fussent connues. « Ta femme est » un démon, me disait-il! elle était si douce » quand nous jouions la comédie ensem- » ble! » Je lui donnai ma parole que j'emploîrais tout mon pouvoir pour qu'elle cessât ses scandaleuses démarches, qui en effet me semblaient de nature à faire encore plus de tort à ma femme et à moi qu'au marquis lui-même.

Je parlai à Thérèse; elle ne voulut pas m'entendre. Elle prétendit que la marche qu'elle avait prise était la meilleure, et que, pour nous reduire au silence, M. de Rinville serait obligé aux plus grands sacrifices. « Je le connais mieux que vous, me » disait-elle! » Je ne sais si en effet elle avait bien calculé, ou si ce qui arriva partit de la pure volonté du marquis; mais le soir même, ma femme fut engagée à venir signer chez un notaire la minute d'un acte

par lequel le marquis lui accordait sur tous ses biens, une pension très-suffisante, et reversible en totalité après elle sur la tête de son fils. De plus elle reçut une lettre qui lui annonçait que le jeune Henri Beaumont, en considération de ses travaux et de ses succès, était nommé à une bourse entière au Lycée impérial. « Eh » bien ! » me dit ma femme toute triomphante, » avais-je tort ? Il ne fallait que » l'effrayer pour le faire agir. Maintenant » ne devons-nous pas nous regarder tous » comme heureux, très-heureux ! nous » n'avons plus rien à désirer. » — « Oh ! » mon Dieu, non ! » dis-je en souriant avec amertume, » voilà une bourse pour » votre fils, une pension pour vous : il ne » nous reste rien à désirer, rien,... si ce » n'est cette belle place qu'on devait me » faire avoir. » — « Elle viendra, elle ar- » rivera, » reprit ma femme en souriant à son tour, « ou sinon, j'irai de nouveau » faire scandale chez lui. »

On venait d'établir les droits-réunis. Il y avait là plusieurs milliers de places à donner. Le lendemain, je reçus presque en même temps, un billet de mariage de monsieur le chambellan de Rinville avec mademoiselle Eliza F***, et un papier, un brevet, une commission qui me nommait contrôleur de ville..... « Oh! c'est » charmant, » m'écriai-je, après avoir lu les premiers mots : « le marquis tient » toutes ses promesses ! me voilà nommé, » et nommé à une fort jolie place, à une » place de finance. » — « Quand je vous di» sais, monsieur, qu'on pouvait compter » sur les promesses de M. de Rinville ! L'ai» mable et digne jeune homme ! il n'a ja» mais trompé personne,.... personne que » moi,... le perfide ! l'infidèle ! le parjure ! ajouta-t-elle, avec volubilité, en froissant dans ses mains le billet de mariage. « Le » voilà donc marié !... allons, » ajouta-t-elle en soupirant, « il ne convient pas d'en dire » du mal dans un moment où il se conduit

» aussi bien pour nous tous. Achevez votre
» lecture , monsieur ; qu'est-ce que c'est
» que cette jolie place de finance qu'il vous
» fait obtenir? » — « Dans les droits-réu-
» nis,... contrôleur de ville,... chef du servi-
» ce... » puis j'ajoutai : « *A Roanne, dépar-*
» *tement de la Loire.* » — « Qu'est-ce que
» vous dites, » repartit ma femme avec la
même rapidité, « Comment? ce n'est pas à
» Paris? c'est en province! dans le départe-
» ment de la Loire! à Roanne! Eh! mais,
» c'est une déportation. Je n'irai pas ; je n'en
» veux pas : je ne veux pas quitter Paris.
» Allez à Roanne, si vous voulez ; moi, je
» reste. » J'essayai de lui faire entendre
raison ; mais il n'y eut pas moyen. « Qui!
» moi! je quitterais mes habitudes, mes
» sociétés, ma bouillotte, pour aller vé-
» géter en province! N'y comptez pas. »
Il fallut qu'en adressant mes remercîmens
à M. de Rinville, je lui exprimasse les
regrets de ma femme, et la ferme résolu-
tion qu'elle manifestait de ne pas aller à

Roanne. Mais le marquis n'entendait pas la chose comme ma femme. Craignant les emportemens de Thérèse, il désirait surtout qu'elle s'éloignât, et il aurait été bien fâché de me faire avoir une place dont la résidence fût à Paris. Il se garda de m'avouer son véritable motif; mais il me fit beaucoup valoir les avantages de la place qu'il m'avait obtenue dans le département de la Loire. Au moment où l'on établissait les droits-réunis, c'était une véritable fortune de s'y trouver employé. Avec du zèle et de l'activité, et mon esprit insinuant, entreprenant, audacieux, je ne pouvais manquer d'avancer très-rapidement. « Aujourd'hui, me disait-il, les financiers tiennent le haut rang partout.
» Fais donc sentir à ta femme qu'elle va
» se trouver la première dame de son en-
» droit. Tu vas te trouver le Turcaret de
» ta petite ville, jusqu'à ce que bientôt tu
» viennes jouer le rôle de Turcaret à Paris,

» et que ta femme puisse y représenter
» en femme de qualité. »

J'allai faire tous ces beaux discours à madame Giffard. Lefèvre et sa femme essayèrent de la convaincre. Plusieurs personnes lui vantaient la vie de province, surtout quand on y jouissait de quelque aisance. Quelquefois elle était tentée de nous croire; mais sur-le-champ elle pensait aux charmes, aux délices de la capitale, et elle ne voulait pas aller à Roanne. Qu'elle avait tort de tant se débattre!....

Elle continuait de donner à jouer, et elle était devenue joueuse. Elle passait toutes les nuits à la bouillotte. Elle ne pouvait ni perdre ni gagner de sang-froid, et elle se trouvait dans une agitation perpétuelle. Son fils tomba malade. Elle le fit venir chez elle, ne voulut point prendre de garde; elle le soigna, le veilla elle-même. Henri n'était point en danger; mais sa mère s'obstinait à l'y croire, et elle éprouvait les plus cruelles angoisses. Le

jeune homme guérit; la joie de la mère tenait du délire. Elle était excédée de fatigue... Au lieu de se reposer, elle reprit ses habitudes. Le jour même où elle cessa de veiller son fils, elle passa la nuit entière à jouer, elle gagna ; le lendemain, elle joua encore jusqu'au matin, elle perdit. Son sang était enflammé ; le soir, une fièvre violente se déclara.... Trois jours après, elle n'était plus.

## CHAPITRE X.

### GIFFARD QUITTE PARIS.

MOURIR si jeune ! Pauvre Thérèse ! Que de qualités aimables et bonnes la légèreté, la pétulance de son caractère avaient altérées ! Que son étourderie, sa vivacité lui avaient amené de fautes et de chagrins ! Malgré tous les sujets de plainte que j'avais pu avoir contre elle, je la pleurai, je la regrettai bien sincèrement. C'est dans ces momens douloureux où l'on est séparé pour toujours que les affections reprennent toute leur première force. Je ne me souvenais plus de ses caprices, de ses emportemens ; je ne pensais qu'à sa bonté, qu'à sa tendresse pour tous les êtres qui l'in-

téressaient, et au milieu de ma vive et profonde douleur, je me reprochais mes torts envers elle, qui peut-être, avaient provoqué les siens. Je n'ai pas besoin de dire combien elle fut regrettée par sa sœur et son estimable beau-frère. Ils n'avaient cessé de blâmer notre conduite; ils n'avaient cessé de nous aimer. Madame Lefèvre pleurait sa première amie, sa meilleure amie, pour qui elle avait eu toutes les sollicitudes d'une sœur et d'une mère. Mais celui qui sentit le plus vivement la perte de Thérèse, ce fut son fils, le jeune Henri Beaumont. Il se trouva tout à coup éclairé sur le secret de sa naissance par les mots qui étaient échappés devant lui, et quoiqu'on se fût gardé de lui rien révéler. Ce fut un spectacle bien solennel et bien triste, m'a-t-on dit, de voir ce jeune enfant enveloppé d'un lugubre manteau, la tête couverte d'un large chapeau d'où partait un long crêpe, pâle, l'œil sec, car il ne pouvait pleurer, considérant la fosse

où l'on venait de descendre sa mère, comme si on lui arrachait tout ce qui l'attachait au monde. Bientôt, il sortit du triste lieu, et courut à pas pressés vers le logement d'Agathe. J'étais seul avec elle et avec sa fille. Henri se jeta dans les bras de sa tante. « Il me reste encore une mère, » s'écria-t-il ; mais que celle que j'ai perdue » était bonne ! et comme elle m'aimait ! » Il put enfin se soulager par ses larmes. Il ne parla plus ; mais que d'amitié il témoignait à sa tante, à Lefèvre, à sa petite cousine, et même à moi ! Pendant que nous étions tous ensemble livrés à notre douleur, nous fûmes bien surpris de voir arriver monsieur de Rinville. Il se dérobait aux fêtes de son mariage tout récent, pour venir pleurer avec nous la femme qu'il avait aimée. Avec quelle tendresse il embrassa son fils ! « Je sais tout, j'ai tout de- » viné, lui dit ce jeune homme, vous êtes » mon père ; je suis un de ces enfans nés » hors du mariage !.. Quand bien même mes

» observations et les mots échappés de-
» vant moi ne m'auraient pas entièrement
» éclairé, la douleur que vous cause la
» perte de celle qui fut ma mère, dissi-
» perait tous mes doutes. Oh! monsieur,
» je ne réclamerai jamais de droits; je ne
» chercherai jamais à porter le trouble
» dans votre famille! Je n'implore de vous
» que la permission de continuer à vous
» appeler entre nous, jamais devant le
» monde, de ce doux nom de père; ce
» sera ma consolation, à présent que je n'ai
» plus de mère. » Le pauvre orphelin
fondait en larmes. « Ah! » disait le marquis
à Lefèvre, « les hommes, dans leurs folles
» passions, se permettent des actions qu'ils
» regardent comme frivoles, et qui de-
» viennent de grands crimes par leurs con-
» séquences. Pauvre Thérèse! Sans moi
» elle aurait vécu heureuse. »

Depuis la mort de ma femme, Henri
semblait m'aimer davantage, et moi, je
n'éprouvais plus pour lui aucune antipa-

thie. Nous pleurions ensemble. Cependant il n'y avait plus rien de commun entre ses intérêts et les miens. Cette pension que le marquis avait assurée à sa mère lui appartenait en entier; je n'y avais aucun droit. Ce fut son oncle Lefèvre qui fut nommé son tuteur, comme il l'avait été de sa mère.

Me voilà donc veuf, sans enfans, et libre comme un garçon, comme si je n'eusse pas été marié. J'avais accepté cette place de contrôleur de ville à Roanne avant la mort de ma femme, et sa mort ne fit que me fortifier dans ma résolution. J'étais loin d'être attaché au séjour de ce Paris où j'avais joué un rôle si brillant et où je jouais un rôle si humble et si précaire. Je me faisais, au contraire, une douce idée d'aller briller en province; puis dans ma vanité je ne doutais pas que je ne fusse bientôt contrôleur principal, inspecteur et directeur dans quelque bon département. C'était là que je voulais borner mon ambition. Je vivrais tranquille, n'ayant que des fonc-

tions faciles, mais bien lucratives et presque honorables.

Il y avait dans les droits-réunis, sans me compter, beaucoup de gens comme il faut. En allant dans les bureaux de la rue Sainte-Avoye, je me liai avec un camarade qui avait de l'esprit, de l'instruction, de la littérature. L'empereur était alors dans tout l'éclat de sa gloire, dans toute la force de sa puissance; et cependant toujours léger, vain, et pour faire l'homme d'importance, je me permettais de m'expliquer en frondeur, en mécontent. Je laissais voir quelque espérance de changement. « Quelle folie, me disait le camarade dont je m'étais fait l'ami, et qui aimait à parler avec emphase, « voyez donc ce qui » se passe chez nous et dans l'Europe ! » Voyez nos poëtes montant leurs lyres » pour célébrer le grand vainqueur. C'est » pour chanter le héros vivant que de jeu» nes auteurs tragiques représentent les » combats des anciens temps; c'est pour

» l'encenser que les historiens de cette épo-
» que entreprennent leurs annales. Les fai-
» seurs de feuilletons, les journalistes,
» cette classe d'hommes de lettres née
» de la révolution et qui est devenue
» si dominatrice dans notre littérature,
» partisans secrets de l'ancien régime sont
» obligés de prendre pour passe-port l'éloge
» le plus pompeux du conquérant qui a
» déjà recréé presque toutes nos ancien-
» nes aristocraties et qui en a fondé de
» nouvelles. Voyez avec quelle adresse,
» pour détourner l'attention publique des
» grands intérêts nationaux, on l'appelle
» sur des procès bizarres, sur des querelles
» littéraires ou musicales, sur les prix dé-
» cennaux ou autres bagatelles. Le sénat
» semble n'avoir été institué que pour con-
» sacrer le pouvoir de l'homme qui règne
» sur la France; il n'y a plus de tribunat;
» il ne reste pour adopter les lois et voter
» l'impôt qu'un corps législatif sans voix
» et sans volonté! Toutes les puissances

» continentales sont ses alliés. Leurs am-
» bassadeurs semblent être les représentans
» de vassaux placés près de la cour des
» Tuileries pour recevoir et transmettre
» avec un empressement servile les ordres
» du suzerain. L'Angleterre seule, et l'Es-
» pagne qui vient de laisser poindre quelque
» résistance, pourraient nous donner un
» reste d'inquiétude ; mais la France n'en
» est pas moins au comble de la grandeur
» et de la prospérité. Une nouvelle guerre
» déclarée n'est que le signal d'une vic-
» toire aussi prompte que décisive, d'une
» conquête aussi facile que brillante. Tou-
» tes les places fortes du vieux continent
» ne sont-elles pas occupées par des gar-
» nisons françaises ? Et nos armées trans-
» portées bien par-delà nos frontières se
» recrutent chaque année d'une nombreuse
» conscription ; loin de s'épuiser par leurs
» pertes, elles apparaissent à chaque cam-
» pagnes plus fortes et plus valeureuses.
» Les manufactures et le commerce ne

» sont-ils pas dans l'état le plus florissant?
» les arts portés au plus haut degré
» de perfection ? les sciences n'ont-elles
» pas fait et ne font-elles pas encore d'im-
» menses et rapides progrès ? les artistes
» et les savans ne sont-ils pas honorés et
» magnifiquement récompensés ? il n'y a
» plus de liberté , mais il y a de la gloire.
» Les nations étrangères ne nous aiment
» pas, mais elles nous redoutent. Je n'a-
» vancerai pas que l'empereur soit univer-
» sellement chéri ; mais il est craint , mais
» il est respecté par le petit nombre de
» mécontens de l'ancien régime ou du ré-
» gime populaire ; mais il est universelle-
» ment admiré ; la France et l'Europe se
» taisent devant lui. »

A ce beau discours de mon camarade , je compris que je devais me taire comme la France et l'Europe. « En effet, me disais-
» je, presque tous les émigrés , comme
» M. de Rinville, sont attachés au char de
» Bonaparte. Que d'anciens patriotes ont,

» comme le général Dérigny déserté les
» autels de la patrie pour se vouer au
» culte d'un homme! que de philosophes,
» comme M. de Volnis, se consolent
» de l'anéantissement de la liberté de la
» presse par des pensions et des rubans! »
Dans toutes les courses que je fus obligé de faire, avant d'aller prendre possession de ma place, je rencontrais au coin de chaque rue Jérôme Grindat, ou quelques-uns de ses confrères, chantant à haute voix la gloire du Grand Napoléon.
« C'en est fait, ajoutais-je; rien ne peut
» ébranler sa puissance. »

## CHAPITRE XI.

CHEMIN DE GIFFARD DANS LES DROITS-RÉUNIS. — PREMIÈRE RETRAITE.

J'ARRIVAI à Roanne bercé par les plus douces espérances. Je comptais beaucoup pour m'avancer sur la diligence et l'exactitude que j'apporterais à mes fonctions. Je comptais beaucoup sur la bonne opinion que ne pourrait manquer de prendre de moi l'administration centrale en voyant combien l'ordre et l'activité rendraient mes produits considérables; mais je comptais encore bien plus sur l'appui que je me procurerais près le directeur et l'inspecteur du département par mes rapports, mes petites flatteries, mes petites intrigues. C'est ainsi

que je m'étais élevé rapidement dans les fournitures militaires. Mais quand j'avais été à l'armée d'Italie, j'étais jeune, alerte, entreprenant; au moment où j'entrais dans les droits-réunis, j'approchais de la quarantaine. On se croit jeune encore à cet âge; mais comme déjà, sans qu'on s'en doute, on est méticuleux, incertain, paresseux! on s'imagine encore être leste, et l'on est déjà lourd.

« Quel chemin rapide je vais faire dans » les droits-réunis! » m'étais-je dit. Hélas! ce chemin ne fut en effet que trop rapide! Contrôleur de ville et chef du service, bien décidé à flatter mes supérieurs, je me permis une morgue insolente dans mes relations avec les employés subalternes et les contribuables. Comme j'avais des préférences que les autres appelaient des injustices, comme suivant mon habitude, je me livrais à mon amour pour les plaisirs, que j'étais d'ailleurs négligent et paresseux, après la première année, je fus appelé à une

autre résidence, mais avec le simple grade de commis à cheval. Cela me donna beaucoup d'humeur; je me plaignis, on n'écouta pas mes plaintes; je criai, je tempêtai; on me conseilla de me taire; par prudence je me tus. Pour m'étourdir je continuai de me livrer aux plaisirs; mais déjà mes plaisirs ne pouvaient plus être bien délicats. Il en résulta des erreurs dans mon service; puis des accusations de connivence, de faveur pour les débitans chez lesquels j'allais boire. Je fus de nouveau appelé à une autre résidence; mais cette fois, ce fut en qualité de commis à pied, le dernier grade du service. Il n'y avait plus moyen de faire l'homme d'importance avec personne; il me fallut être humble et obséquieux avec tout le monde. Plus j'avais d'humeur, plus je buvais, et moins je remplissais bien mes fonctions; je fus révoqué. On le voit; je fis un chemin très-rapide; mais ce fut un chemin rétrograde.

A la nouvelle de ma révocation, je me-

livrai au désespoir. Oh! combien je regrettais ma petite place d'huissier de cabinet de monseigneur!

Le soir, j'allai au cabaret. J'étais seul; je grignotais une petite croûte de pain tout en buvant. Au premier verre, j'étais atrabilaire et misanthrope; au second, je tombai dans l'attendrissement; dès le troisième, je m'égayai, je me consolai. Ah! que les buveurs sont heureux! « Que peuvent » être tous les accidens de la vie pour une » âme éclairée et ferme, me disais-je? des » choses prévues et auxquelles elle est » préparée?» Puis, repassant ma vie dans ma mémoire, je pensai que toutes mes catastrophes et surtout la dernière avaient été méritées; donc je devais les subir avec résignation. Bientôt je m'en félicitai: « Giffard, mon ami, comment avez-vous » vécu jusqu'ici? Toujours dans les chaî- » nes de la dépendance: tour à tour per- » ruquier, brocanteur, secrétaire patriote » d'un district, copiste semi-aristocrate d'un

» écrivain soi-disant philosophe, complai-
» sant d'un fat, esclave de vos maîtresses,
» comédien de société, soldat d'un corps
» d'émigrés, petit commis aux vivres, co-
» médien de province, chaud patriote par
» peur, journaliste réacteur par entraîne-
» ment, fournisseur, capitaliste, mari
» tour à tour indulgent et jaloux, député
» pendant quelques jours, directeur de
» spectacle et bientôt prisonnier à Sainte-
» Pélagie, dupe de fripons et dans un bel
» élan de probité, ne dupant personne,
» courtier chambrelan comme jadis vous
» aviez été perruquier marron, huissier de
» cabinet d'une excellence, apprenti maltô-
» tier et buveur intrépide !.. Tu as brillé,
» tu as souffert; et te voilà! Eh bien! déli-
» vré aujourd'hui de tous ces liens si chers
» et souvent si importuns de famille et de
» ménage, affranchi de toutes ces chaînes
» d'affaires et de places, il ne s'agit plus
» que d'être assez fort pour te dégager de
» tes désirs et de tes passions. C'est de

» bonne heure. A peine as-tu passé ta qua-
» rantième année... tant mieux! tu seras
» sage et heureux plus long-temps. Oui,
» plus d'ambition, plus d'amour, plus
» d'avidité... Tu n'as à songer qu'à toi, à
» toi seul; un homme peut toujours se
» suffire. En ayant pour seule joie ma
» bouteille, au fond de laquelle je trouve-
» rai une source inépuisable de médita-
» tions philosophiques, de réflexions mo-
» rales, d'observations politiques, diplo-
» matiques et satiriques, je peux vivre in-
» dépendant au milieu de cette France
» asservie, où l'on a dédaigné d'employer
» mes talens... » Je me fis barbier dans un
village du Dauphiné.

J'avais bien peu d'argent; mais les frais d'établissement d'un barbier ne sont pas considérables. Le village m'offrait des ressources bien modiques, mais suffisantes. Outre les habitans qui m'accordèrent bien vite leurs pratiques, car je n'avais pour concurrent qu'un vieux confrère qui,

voyant qu'il ne faisait plus rien, me résigna son fonds, j'avais presque autant de casuel que le curé. Ce village était sur les bords du Rhône; et tous les bateliers qui s'arrêtaient le samedi se faisaient raser le dimanche. Il était traversé par une grande route, il y avait un relais de poste et un relais de diligence, de plus, une très-bonne auberge; et les voyageurs de la poste, de la diligence et de l'auberge me donnaient, grâce au ciel, beaucoup d'ouvrage. Je pus donc rester joyeusement fidèle à ma philosophie, après avoir repris mon ancien état sous une face nouvelle. L'élégant, le sémillant garçon perruquier de l'ancien régime à Paris, était devenu un barbier de village tantôt grave et sentencieux, tantôt amer, goguenard et malin, railleur des hommes et des choses, toujours bavard, questionneur, grand amateur des nouvelles publiques et privées.

Je menais une vie très-douce; j'avais pour société l'aubergiste et sa femme, le

maître de poste, vieux garçon, maire de la commune, le curé, sa gouvernante, et son vicaire qui était homme de lettres.

Dans nos réunions de tous les soirs, on jouait, on causait, on parlait beaucoup de la chronique scandaleuse du pays; et sur ce point, c'était moi qui, en ma qualité de barbier, bien au courant de tout ce qui se passait, étais toujours le principal orateur. Je puis assurer que je brodais peu les aventures qui venaient à ma connaissance, seulement assez pour rendre la narration agréable à mes amis. Deux autres objets faisaient le sujet de nos entretiens : la littérature et la politique. Nous étions abonnés en commun au *Journal de l'Empire*. Le vicaire avait le département des lettres; il était un véritable orthodoxe du feuilleton, admirateur fanatique et exclusif des morts, ennemi juré des réputations du jour pour peu qu'elles eussent de tendance à la philosophie, partisan prononcé des poëtes qui chantaient la gloire impé-

riale, et grand détracteur de Voltaire. Le maître de poste et le curé avaient le département de la politique : tous deux, ainsi que l'aubergiste et les deux dames, étaient enthousiastes de l'empereur Napoléon. Ils s'élevaient bien un peu contre la conscription, et l'aubergiste, de temps en temps, soupirait de l'énormité des droits-réunis, dans lesquels je m'étais bien gardé de lui dire que j'avais travaillé. Mais comme ils admiraient les profondes conceptions de cet homme de génie! Le curé vantait surtout le concordat; le maître de poste, qui avait un neveu militaire et baron, savait gré à l'empereur d'avoir créé une nouvelle noblesse : j'étais fort utile à nos deux grands politiques.

Notre Journal de l'Empire ne nous donnait que des nouvelles tronquées, arrangées, et les bulletins de nos diverses grandes armées auxquels le curé lui-même disait qu'il ne fallait pas croire autant qu'à l'Évangile. Presque tous les matins, j'étais appelé à la poste

ou à l'auberge; j'aimais à causer et à faire causer les personnes que je rasais,... avec précaution toutefois, parlant tandis que je faisais agir le rasoir, et attendant que l'on eût parlé pour le remettre en mouvement. Malgré la prudence assez générale à cette époque qui engageait tous les citoyens de la France à parler peu et même à se taire sur les affaires publiques, j'avais l'art d'obtenir des voyageurs que je rasais par occasion, quelques confidences, quelques indiscrétions, quelques *on dit*, qui ne se trouvaient pas dans le journal. Ces nouvelles n'étaient pas toujours bien positives; mais j'en formais des conjectures que je donnais à mes amis pour des vérités.

Cependant, toujours amateur des dames, j'étais poli, galant et respectueux avec la femme de l'aubergiste et la gouvernante du curé; elles étaient toutes deux d'excellentes femmes de ménage, menant très-bien l'auberge et le presbytère. Je leur

plaisais par mes récits; mais je ne leur disais pas tout. Le lecteur dût-il m'accuser d'être resté fat au village, il y avait dans celui-ci de jolies filles et de jeunes veuves. Beaucoup me furent impitoyables; toutes ne furent pas cruelles. Par amour-propre, je cachais que j'avais échoué auprès de quelques-unes; par discrétion, je ne me vantais pas d'avoir réussi auprès de quelques autres. J'avais commencé jadis un cours de chirurgie; je me fis bien venir de quelques mères en donnant à leurs fils des certificats pour les garantir de la conscription.

Je trouvai bientôt un autre passe-temps: un marchand de pommade, de papier et de menues-merceries, qui prenait avec ostentation le titre de libraire, avait chez lui un magasin de bouquins dépareillés, parmi lesquels quelques bons livres qu'il louait aux habitans de la commune qui savaient lire. Presque tous ces livres étaient des romans, lecture bien douce et toujours

attrayante pour un homme à imagination comme moi. Au milieu de ces lectures, qui me transportaient pour ainsi dire de la solitude où j'avais fixé mon séjour dans le monde que j'avais quitté, il me survint plusieurs fois des regrets, des repentirs, des retours vers l'ambition, vers les places, vers la fortune. Ce n'était pas sans effort que je surmontais mes désirs. Je ne cherchais pas à me pénétrer des douceurs de ma vie actuelle. Bien peu sont contens de la vie qu'ils mènent : si elle est tranquille, on la trouve monotone; si elle est active, on la trouve pénible; mais je me remettais sans cesse devant les yeux les chagrins, les fatigues, les traverses que je ne manquerais pas de rencontrer en me lançant de nouveau dans le monde.

Un jour, j'avais trouvé chez le marchand de pommade un volume des romans de Voltaire. Je relisais Candide : lorsque j'en fus à ce chapitre fameux du carnaval de Venise, où six voyageurs se trouvent à la

même table que Candide, où tour à tour cinq serviteurs viennent respectueusement et en nommant chacun son maître, *sire et votre majesté*, lui apprendre que sa gondole l'attend; où le sixième serviteur, toujours respectueusement et en appelant son maître, *sire et votre majesté*, vient lui dire qu'il ne sait plus où donner de la tête pour avoir de l'argent; où enfin les six personnages avouent avec une gravité presque bouffonne qu'ils sont six rois sans trône, et que pour passer le temps, ils sont venus se divertir au carnaval de Venise... pressé par toutes les réflexions qui se présentaient à mon esprit, je posai le livre, et me plongeai dans les plus profondes méditations. « Eh! quel est l'homme,
» me disais-je, qui soit arrivé à mon âge
» sans se trouver, ou s'être trouvé déchu
» de ses espérances ou des réalités qu'il
» possédait, tombé du rang où il s'était
» élevé, ou repoussé de celui auquel il
» aspirait. Et moi aussi, je suis un roi

» détrôné; j'ai été député, riche, et me
» voilà pauvre et barbier de village. Mais
» que d'autres dans le siècle où nous vi-
» vons, sont tombés de plus haut, ont
» éprouvé des chutes plus lourdes, des chu-
» tes égales à celles qui sont signalées par
» l'élève de Pangloss! Nous appelons notre
» époque, un temps de révolution; toutes les
» époques ne sont-elles pas des temps de
» troubles pour quelque partie du monde.
» C'est notre tour : au temps de Candide,
» c'était le tour de la Turquie, de la Rus-
» sie, de la Pologne, de la Corse, de
» l'Irlande. A cette époque, comme à la
» nôtre, je vois les mêmes résultats. »

Au moment où je faisais ces réflexions, le vieux roi d'Espagne était à Marseille; le jeune roi d'Espagne était à Valencey; l'ex-roi de Suède parcourait la Suisse; le roi de Naples était en Sicile; le roi de Portugal était au Brésil; le pape était en route pour Fontainebleau. « Oh! me disais-je, s'il leur prenait fantaisie, ou

» s'il leur était permis de se diriger inco-
» gnito vers l'Adriatique, que de majestés,
» que d'altesses pourraient se trouver
» réunies au carnaval de Venise! »

FIN DU QUATRIÈME LIVRE ET DE LA PREMIÈRE PARTIE.

IIe. PARTIE.—Ier. LIVRE.

## CHAPITRE PREMIER.

GIFFARD QUITTE SA RETRAITE.

Il m'arriva un bonheur imprévu. J'avais toujours conservé des relations avec mon pays natal ; un vieux cousin de mon père mourut, et j'étais un de ses héritiers. Je fis le voyage de Quissac. Les affaires de la succession ne pouvaient être terminées qu'après quelques mois. Je laissai ma procuration, et je vins reprendre mes fonctions de barbier dans mon village. A combien devait se monter ma part dans l'héritage du vieux cousin? je n'en savais rien ; mais

l'espérance d'avoir bientôt peu ou beaucoup d'argent rendit plus fréquens mes accès d'ambition. De plus en plus, la vie du village me devenait insipide et d'un ennui presque accablant.

Je reçus une triste nouvelle de madame Lefèvre ; elle avait perdu son mari. Je donnai des regrets bien sincères à cet excellent ami. Il avait vécu pauvre et heureux ; mais combien je plaignais sa veuve ! Elle m'apprenait par la même lettre que le fils de ma femme, Henri Beaumont, après avoir terminé avec distinction ses études, atteint par une conscription anticipée, était entré depuis dix-huit mois dans les gardes d'honneur. C'était son père, M. de Rinville, qui, continuant d'aimer le jeune homme avec la plus vive tendresse, avait fait tous les frais de son équipement.

Nous étions à la fin de 1813. Jusque-là, parmi les voyageurs qui me faisaient appeler à l'auberge ou à la poste, j'avais reconnu bien des personnes que j'avais vues

à Paris ou ailleurs; je n'avais pas jugé à propos de m'en faire reconnaître. Jusque-là, tous ces voyageurs que je cherchais à faire causer, se répandaient en éloges de l'empereur. Depuis le désastre de Moscow on l'admirait encore, mais on commençait à s'inquiéter. Bientôt, il me sembla que l'admiration allait en diminuant, que l'inquiétude allait en croissant; je ne sais pourquoi ce changement, dans le langage des voyageurs que je rasais, fit palpiter mon cœur, et redoubla encore mon ambition. Je croyais voir que de grands événemens se préparaient. Je sentais diminuer ma résignation au repos et à l'obscurité; je sentais renaître l'amour du bruit, de la fortune, des places, et j'eus la fantaisie de me faire reconnaître par le premier voyageur que je me souviendrais d'avoir vu dans mes jours de gloire ou d'agitation.

L'occasion ne tarda pas à se présenter. Je fus appelé pour raser un des voyageurs de la diligence de Marseille; je reconnus

un de mes camarades d'émigration ; cela datait déjà de loin. C'était un ancien greffier du parlement de Toulouse ; je l'avais vu soldat comme moi à l'armée des émigrés, maintenant il était dans les douanes. Je me nommai, il se souvint de moi. Ravi de retrouver un ancien camarade et plein d'une confiance gasconne : « Ami, me dit-il à voix basse et en me serrant la main, « tout ne va peut-être pas si mal pour » l'autel et pour le trône ! Voilà toute l'Eu» rope qui se réveille ! qui sait ?.... » Il s'arrêta comme effrayé de s'être trop avancé ; il voulut changer d'entretien. « Sur » mon âme, » me dit-il, « vous avez la » main aussi légère qu'autrefois, quand » vous rasiez le régiment ! » Puis, il voulut me faire croire qu'il avait plaisanté ; il me parla de l'étoile de Napoléon qui bien certainement allait reprendre tout son éclat ; surtout il me recommanda de ne révéler à personne les folies qu'il m'avait dites. La peur qu'il semblait éprouver d'avoir com-

mis une indiscrétion me persuada qu'il m'avait parlé plus sérieusement qu'il ne voulait me le laisser entendre. Je n'eus rien de plus pressé que d'aller raconter au maître de poste et au curé la conversation que je venais d'avoir. Ils ne manquèrent pas de regarder comme des chimères les paroles qui étaient échappées à l'émigré ; et moi, par cet esprit de contradiction si naturel au cœur de l'homme, précisément par ce qu'ils traitaient mon ancien compagnon de rêveur et d'insensé, je commençai à trouver ses espérances moins chimériques.

Je causais encore avec mes amis, lorsqu'on m'appela pour un nouveau voyageur qui venait de descendre à la poste, et qui demandait en toute hâte des chevaux, à dîner, et un barbier ; j'y courus. Je reconnus encore celui-ci ; il avait été membre du conseil des anciens, tandis que j'étais aux cinq-cents. Je me souvins que je m'étais trouvé à côté de lui au fameux dîner

donné à Saint-Sulpice au général Bonaparte. Jamais alors, je n'avais vu de républicain plus prononcé : c'était un vrai Brutus qui aurait été capable de poignarder le nouveau César; c'était un intrépide Caton qui devait se donner la mort, si la liberté expirait. Quelques jours après, le 18 brumaire était arrivé; le nouveau Brutus n'avait point songé à poignarder César, le nouveau Caton ne s'était point donné la mort; le très-moderne membre du conseil des anciens s'était empressé de voter toutes les mesures qui avaient commencé le règne de Bonaparte. Il en avait été mieux récompensé que moi; il avait été nommé sénateur par la constitution de l'an 8. Depuis, il avait voté avec empressement le consulat à vie, l'empire, toutes les conscriptions, et il avait été doté d'une magnifique sénatorerie. Il allait la visiter, et il avait besoin d'un barbier en l'absence de son valet de chambre qui était resté malade à Lyon. J'eus encore la fantaisie de me

faire reconnaître. Fort surpris, fort piqué de retrouver dans le barbier d'un village, où il passait en allant à sa sénatorerie, un de ses anciens collègues au corps législatif, il se débattit long-temps; mais je lui donnai des preuves, je lui rappelai des anecdotes, je me plus surtout à lui rappeler malignement ses discours du dîner de Saint-Sulpice. Il fallut bien qu'il me reconnût; et alors, je dois en convenir, monsieur le sénateur ne fut pas fier et daigna même causer avec moi de bonne amitié. Il ne désavoua pas ses grands discours républicains d'autrefois, et dans un moment d'expansion: « Ah! » me dit-il presque avec un air de regret, « si nous avions » persisté dans ces magnanimes sentimens... » Si nous avions su résister.... Il est certain » que je n'aurais pas aujourd'hui ma séna- » torerie;... mais... la conserverai-je?... » Après ces mots qui lui étaient échappés, le sénateur, à l'instar de l'émigré, s'empressa de revenir sur ses pas, et de me

dire avec toute son énergie du temps passé, qu'il nous fallait triompher ou périr ; mais qu'il était bien sûr que le génie de l'empereur nous ferait triompher. « Oh ! Oh !
» me dis-je, comme toutes les opinions
» sont en fermentation ! Les émigrés es-
» pèrent, les sénateurs craignent ; il n'y
» a pas de doute ; il va y avoir un chan-
» gement, un bouleversement : s'il s'y
» trouvait quelque chose pour moi. » Je fis encore causer adroitement monsieur le sénateur ; j'appris que M. de Rinville était toujours chambellan. « Diable ! disais-
» je, si les émigrés prennent courage,
» monsieur le marquis de Rinville ne peut
» manquer de jouer un rôle parmi eux. »
J'appris que le général Dérigny était retenu à Paris à la suite d'une grave blessure qui pourtant allait mieux. « Eh ! Eh !
» disais-je, si les républicains venaient à
» se montrer, le général Dérigny ne man-
» querait pas de se mettre dans leurs
» rangs. Je sais bien que le marquis et le

» général sont attachés à l'empereur ;
» mais ce sont toujours les premiers senti-
» mens qui l'emportent dans les âmes : voyez
» ce sénateur qui regrette de n'avoir pas
» été plus républicain au 18 brumaire. »

Après ces grandes nouvelles et les grandes conjectures que je formais, l'ambition bouillonnait plus que jamais dans ma tête. Je me sentais mal placé dans un village ; j'éprouvais une grande agitation d'esprit, un mécontentement involontaire de moi-même et des autres. Dans notre réunion du soir, je me disputai avec tout le monde ; j'eus une querelle littéraire avec le vicaire, une querelle politique avec le maître de poste, une querelle théologique avec le curé. Je ne pus fermer l'œil de la nuit. Je faisais, tout éveillé, les plus beaux rêves. Je me voyais de nouveau riche, considéré, chef de parti. « A mon âge, me disais-je, n'est-
» il pas honteux de vivre oisif, inutile, sans
» aucune autre utilité que celle de faire la
» barbe à mes concitoyens.

J'étais déjà bien tenté de partir pour Paris : mais quel bonheur! Presqu'à mon réveil je reçois une lettre de Quissac. Mon fondé de pouvoir m'apprend que, tous les frais payés, ma part dans l'héritage du vieux cousin monte à vingt-deux mille huit cents francs, et le jour même la diligence de Toulouse à Lyon m'apporte toute la somme en or. C'en est fait : je ne puis plus rester dans un misérable village; c'est à Paris, c'est sur un vaste théâtre que je peux, que je dois faire valoir mon argent, mes talens, et tirer un grand parti des circonstances.

Je ne confiai mon projet à personne ; je fis tout doucement mes recouvremens ; je vendis mon mobilier à une voisine ; je cédai mon fonds sous le secret à un jeune homme que j'avais pris en apprentissage, et le 28 décembre 1813, je partis avec mon cher trésor et mes belles espérances.

A Côsne, je vis monter dans la diligence une grande fille de dix-huit à vingt

ans, vêtue en grisette, mais en grisette élégante. Quoique fort préoccupé des affaires publiques et de mes projets ambitieux, je causai avec ma belle compagne de voyage; elle était fort gaie, fort babillarde, fort communicative, et par-dessus tout cela fort sentimentale. Après un premier dialogue assez jovial, elle nous apprit, en soupirant, qu'elle avait été obligée de rompre une liaison de cœur avec un petit employé de la sous-préfecture, pour aller à Paris où elle était appelée par sa marraine qui tenait sur le boulevart Saint-Antoine un hôtel garni et un café, et qui avait besoin d'une demoiselle de comptoir. Elle nous fit un éloge pathétique des belles et bonnes qualités de sa marraine qui promettait de lui tenir lieu de mère. Elle en pleurait d'attendrissement. Tout d'un coup, aux soupirs et aux larmes succédèrent de grands éclats de gaieté. Qu'elle était heureuse d'aller demeurer dans cette bonne ville de Paris qu'on lui avait

représentée comme le paradis des femmes! Elle se nommait Jeannette Rigaud, et sa marraine, qui était de plus sa cousine, Marguerite Rigaud veuve Belamy. A ce nom de Belamy, et aux renseignemens que me donna mademoiselle Jeannette, je reconnus que cette marraine, cette dame Belamy, devait être une ancienne ctrice du théâtre dont j'avais été directeur. Je me souvins que cette dame était comme la belle Jeannette, très-vive et très-sentimentale. Je dis à mademoiselle Jeannette qu'elle voyait en moi un ancien ami de sa marraine, et en arrivant à Paris, je me logeai dans l'hôtel de madame Belamy qui parut charmée de recevoir chez elle son ci-devant directeur.

J'avais appris en passant à Lyon, que le corps législatif, muet par son institution, avait tout à coup trouvé la parole pour faire une adresse à l'empereur, adresse énergique, du moins assez énergique pour le temps où nous vivions. Cet événement,

si remarquable au milieu du silence que le peuple, l'armée et les autorités gardaient depuis quinze ans, cet événement qu'on soupçonnait encore plus grave que ne le disaient les journaux comprimés par le pouvoir, m'avait confirmé dans l'idée qu'une crise allait survenir. Mon imagination courait bien plus vite que les faits; je me rappelais les fameuses journées de la révolution ; je croyais que j'allais trouver Paris dans une menaçante insurrection.... J'arrivai!.... tout était tranquille, calme et soumis. L'empereur, en réponse à l'adresse qui lui avait été faite, avait fermé le corps législatif.

---

## CHAPITRE II.

### GIFFARD RETROUVE QUELQUES ANCIENS AMIS.

Ma première visite fut à madame Lefèvre. Ma vue redoubla chez cette brave femme le souvenir encore récent de la perte de son mari, le souvenir moins récent, mais toujours douloureux de la perte de sa sœur. Madame Lefèvre continuait encore son métier de couturière. Son mari lui avait laissé quelques économies; mais, pour ménager une dot à sa fille, elle avait besoin de travailler. Nous nous regardions, madame Lefèvre et moi; nous nous trouvions vieillis; mais que sa jeune fille était embellie! Rose avait une jolie

taille, une charmante figure ; elle me rappelait sa tante et sa mère dans leur jeunesse ; elle me les rappelait encore bien plus par son aimable caractère. Elle avait toute la douceur, toute la bonté d'Agathe, toute la vivacité, toute la gaieté de notre pauvre Thérèse. Ah ! puissent cette gaieté, cette vivacité ne pas lui être aussi funestes qu'à sa tante !

Lefèvre, dès le plus jeune âge de sa fille, avait voulu lui donner une bonne et belle éducation. Sa femme et lui avaient été pour la jeune Rose d'excellens instituteurs de morale et de religion. Il avait cru devoir profiter de l'amitié qu'avait pour lui un des premiers peintres de notre école pour faire apprendre le dessin à sa fille ; les progrès de la jeune personne avaient été rapides ; son maître la regardait comme une de ses meilleures élèves. Depuis la mort de son père, elle avait continué de fréquenter l'atelier du grand peintre.

Madame Lefèvre me parla bientôt de

Henri Beaumont, son neveu, qu'elle chérissait comme un fils, et qui l'aimait comme la plus tendre mère. En sortant du collége, il avait voulu cultiver les lettres et se faire avocat ; il avait commencé son droit et une tragédie : « Bien touchante, s'écria Rose! Ah!
» que ne puis-je peindre comme mon cou-
» sin écrit! » La conscription avait frappé Henri; plein de courage il n'avait pas reculé devant l'appel. « Ce fut alors, dit
» madame Lefèvre, que je demandai un
» entretien à M. de Rinville; j'eus beau-
» coup de peine à l'obtenir, parce qu'il
» craignait d'offusquer sa femme qui vi-
» vait encore. » — « Eh! quoi! M. de Rin-
» ville a perdu sa femme? » — « Eh! mon
» Dieu! oui. Il n'a pas d'enfans, et depuis
» la mort de madame de Rinville, son ami-
» tié pour notre cher Henri est encore
» augmentée. Du vivant même de sa femme,
» je lui avais indiqué le général Dérigny
» comme un homme qui aurait bien le
» pouvoir et la volonté d'être utile à mon

» neveu ; en effet le général que j'ai eu
» l'occasion de voir deux ou trois fois, l'a
» pris sur-le-champ en amitié. Aussitôt
» que Henri eut gagné son premier grade
» sur le champ de bataille..... » — « Sans
» être blessé, bien heureusement, » dit
Rose en soupirant. — « Le général l'a fait
» entrer à son état major, reprit la mère,
» et maintenant il est un de ses aides de
» camp. » — « Un de ses aides de camp,
» m'écriai-je! c'est très-beau! » — « Très-
» beau, dit Rose; mais que de dangers! »
— « Oui, que de dangers, » continua madame
Lefèvre, « nous en tremblons à cha-
» que instant! Il a fait toute la campagne
» de Russie. M. Dérigny a été blessé; voilà
» près d'un an qu'il est à Paris. Henri est
» resté à l'armée sous les ordres d'un au-
» tre général; mais il doit retourner avec
» M. Dérigny, dès que celui-ci reprendra
» son service. J'ai encore vu deux fois le
» général Dérigny depuis qu'il est ici, pour
» avoir des nouvelles de mon neveu; c'est

» par lui que j'ai appris que Henri s'était
» distingué dans plusieurs affaires, et qu'il
» va revenir incessamment à Paris. » —
« Oui, nous allons le revoir, reprit Rose;
» quel bonheur! »

Je me hasardai à glisser quelques mots à madame Lefèvre, sur les événemens publics; elle les ignorait. Elle ne se plaignait que de la prolongation de la guerre. Sa fille et elle n'aspiraient qu'à la paix qui devait leur ramener pour toujours ce cher Henri. « Diable! me disais-je, en quittant madame Lefèvre, « il paraît que le peu-
» ple n'est guère touché des débats du
» corps législatif avec notre empereur;
» voilà une bonne femme qui ne sait pas
» même ce que je veux lui dire, quand je
» lui en parle. Oh! il n'en était pas ainsi
» du temps de la révolution; les femmes
» s'en occupaient. »

Malgré la manière hautaine avec laquelle se général Dérigny m'avait reçu tout en l'intéressant à moi, j'étais décidé à me

présenter à lui. Outre qu'il pouvait m'être utile dans les projets ambitieux que je formais, j'étais curieux de voir ce que les anciens patriotes comme lui pensaient de notre situation politique. J'appris, ou plutôt je devinai en faisant causer ses gens, que le général était devenu violent et humoriste. Il avait fait un mariage de convenance. Obligé d'aller se battre aux extrémités de l'Europe, il avait peu vu, il connaissait peu sa femme. A Paris, quoique logeant dans le même hôtel, il ne la voyait guère plus que lorsqu'il était à l'armée. Leurs entrevues étaient froides, polies, sans tendresse. Il avait un seul fils, abandonné aux soins d'un précepteur, et pour qui le père était sévère et peu affectueux.

Je fus introduit. Le général était tout-à-fait guéri de sa blessure et fort engraissé. Je le trouvai à déjeuner; il mangeait avec grand appétit. On m'avait dit qu'il était joueur; il me sembla qu'il était de plus

fort amateur de la bonne chère. Il me reçut sans humeur; mais à chaque instant il entrait en colère contre ses gens. Croyant apparemment pouvoir s'ouvrir sans risque avec une ancienne connaissance, il se plaignit beaucoup de sa blessure qui l'avait empêché d'assister aux dernières victoires de Lutzen et de Bautzen. «Pendant ce temps, » continua-t-il, d'autres ont avancé : en » voilà qui sont mes cadets et qui ont été » nommés maréchaux; et à présent que je » me porte bien, voudra-t-on songer à moi » pour la campagne qui va s'ouvrir. » Je crus devoir le remercier des bontés qu'il avait eues pour Henri. « Ah! oui, me dit-il, » c'est le fils de votre femme, je crois; il » doit venir bientôt à Paris; il y devrait » être; il est brave; mais ce n'est qu'un » mérite nécessaire dans notre état. Quand » vous le verrez, recommandez-lui donc » de ne pas se livrer à ces idées de philo- » sophie, d'idéologie, qui visent trop au » républicanisme. Ce qu'il faut à un mili-

» taire qui veut parvenir, c'est de la sou-
» mission, de l'obéissance sans réflexion,
» surtout du dévouement.» — « Oui, oui,
repris-je; et cherchant à le flatter : « Vous
» en avez donné l'exemple : c'est par un
» dévouement ardent pour votre patrie...»
— « Oh! la patrie!... » répéta-t-il en haus-
sant les épaules. Il s'arrêta, but un verre de
vin d'Espagne, garda le silence, et je n'osai
l'interrompre. Son chasseur, qui n'était déjà
plus si bel homme, lui apporta des lettres; il
en ouvrit une avec précipitation; un rayon
de joie vint, pour ainsi dire, traverser le
nuage d'humeur et d'ennui qui obscurcis-
sait sa figure. « C'est fort heureux, » dit-il,
avec un sourire où il y avait à la fois de
l'amertume et de la satisfaction; « on veut
» donc bien ne pas m'oublier tout-à-fait!
» Vite! mes chevaux : je n'ai point un mo-
» ment à perdre pour me rendre dans les
» bureaux de la guerre. » Il daigna m'ap-
prendre qu'on lui confiait un comman-
dement. Je me permis de lui en faire mon

compliment. Il ne me répondit pas, ouvrit plusieurs autres lettres qu'il parcourut en silence; enfin il en ouvrit une qui fit reparaître l'humeur et l'ennui. « Tenez, » voyez, monsieur Giffard, » me dit-il, d'un air tout-à-fait mécontent, « si j'ai bien » à me louer d'avoir été bon pour le fils de » votre femme, M. Henri, qui fait le déclamateur, le moraliste. Le voilà qui, en » m'annonçant qu'il sera sous peu de jours » à Paris, me prie de vouloir bien accep- » ter et faire accepter sa démission. Petit » ingrat! petit imbécile! On m'annonce » qu'il s'est conduit dans toutes les affaires » avec autant de valeur que d'intelligence, » et il veut quitter le service! Surpris et fort affligé pour Henri, j'osai parler en sa faveur au général : je le priai de considérer cette demande comme une étourderie; je le conjurai de ne pas accepter la démission. « Je sais ce que j'ai à faire, » me répondit le général d'un ton de commandement et en continuant de lire ses lettres.

On vint l'avertir que ses chevaux étaient mis; il partit sans s'apercevoir que je le saluais. « Ma foi! me dis-je, si tous les » patriotes du temps de l'abbé Dérigny lui » ressemblent, il est évident que l'empe- » reur n'a pas à craindre qu'ils conspirent » contre lui. » J'étais venu pour lui demander sa protection, et je n'avais pu trouver l'occasion de lui parler de moi.

J'allai chez le marquis de Rinville. « Eh » quoi! Giffard! » s'écria-t-il, dès que je me fus fait annoncer. « Qu'il entre, qu'il en- » tre; je suis charmé de le voir. Parbleu! » mon cher, tu ne peux venir plus à pro- » pos; j'aurai besoin de toi; mais d'où » diable arrives-tu? Il y a un siècle, il y » a au moins cinq ou six ans que je ne » t'ai vu. Oui, depuis la mort de ta pauvre » femme que je regrette toujours. Ah! je » m'en souviens, je t'avais placé dans les » droits-réunis. Eh bien! où en es-tu? as-tu » obtenu de l'avancement? Veux-tu que » je t'en obtienne? C'est difficile; parce

» que voilà tous ces employés de la Hol-
» lande, de l'Italie, et des autres pays qui
» nous tombent sur les bras; mais enfin
» nous verrons; j'ai tant de crédit! » Je
lui appris en peu de mots tout ce qui m'é-
tait arrivé. « Fort bien, fort bien, reprit-
» il; comme je te disais, tu viens fort
» à propos. Nous pouvons nous être en-
» core une fois réciproquement utiles. Tu
» sauras que je me suis fait connaître à la
» cour par mon talent pour les fêtes. Or,
» dans ce moment, je me trouve chargé
» d'une surprise qu'on veut faire à Saint-
» Cloud pour l'impératrice dans les petits
» appartemens; car, au milieu de ce qui se
» passe, il ne faudrait pas d'amusemens
» trop éclatans. Mais ce sont les fêtes des
» petits appartemens qui demandent le
» plus d'esprit, le plus de génie dans les
» ordonnateurs. Il me faut un homme ac-
» tif, intelligent pour une foule de dé-
» tails; et cet homme, ce sera toi. » J'avoue
que je fus étrangement surpris de voir

que, dans les circonstances où se trouvait la France, on s'occupât à la cour d'objets aussi futiles que des fêtes. Cependant je n'en témoignai rien à M. de Rinville; je lui parlai de son fils; je crus que je ne devais pas lui annoncer qu'il demandait sa démission. Quand on veut plaire aux gens, pourquoi se hâter de leur apprendre une mauvaise nouvelle? Je m'empressai au contraire, de le féliciter sur le chemin rapide, que le jeune homme avait déjà fait dans la carrière militaire. « Ah!
» oui, oui, me dit-il, diable! mon Henri,
» le fils de ta femme, notre fils, c'est un
» joli sujet; il me fera honneur. Tu sais
» que je suis veuf, que je n'ai pas d'enfans
» de mon mariage; cela n'est pas malheu-
» reux pour ce petit Henri; je l'aime... Le
» général Dérigny m'a promis de l'avancer;
» c'est un loyal militaire que ce général
» Dérigny! Il n'a pas tout-à-fait le ton
» brillant, exquis de l'ancienne cour; mais
» il est très-bien placé dans celle-ci; et

» que n'obtiendrons-nous pas, lorsque
» Henri se sera distingué de manière à pou-
» voir être présenté à l'empereur, quand je
» pourrai dire à sa majesté qui continue à
» m'honorer de son estime, combien il me
» touche de près, quand je lui dirai que
» dès l'enfance, au collége, le jeune homme
» était déjà frappé d'admiration pour les
» hauts faits du grand Napoléon! » Ici,
avec adresse, mais avec circonspec-
tion, je cherchai à sonder les sentimens
politiques de M. de Rinville. Je lui deman-
dai ce qu'il pensait des affaires. « Eh bien!
» les affaires,... elles périclitent un peu
» dans ce moment. Je sais ce que tu veux
» dire; l'Espagne..., la Russie..., l'Eu-
» rope..., et ce corps-législatif qui veut
» faire le factieux! Mais le voilà déjà mis
» à la raison; il en sera de même de tous
» les républicains de l'intérieur, s'ils s'a-
» visent d'élever la voix. Quant aux puis-
» sances étrangères... Oh! je conviens que
» notre empereur a été un peu vite, un

» peu loin... Que veux-tu? Les plus fortes
» têtes sont sujettes à l'erreur; mais tout
» s'arrangera, tout finira bien; l'Europe
» fera la paix aux conditions que notre em-
» pereur voudra bien lui imposer, ou
» ma foi tant pis pour elle. Pensons à no-
» tre petite fête. » Il me chargea d'aller
de sa part chez des musiciens, chez des
danseurs, puis chez un auteur de vaude-
villes qu'il me nomma, pour lui comman-
der une petite pièce et des couplets : il de-
vait y avoir concert, comédie et ballet.

En m'acquittant de ces graves commis-
sions, je pensais à la sécurité du marquis;
elle était égale à celle que je lui avais vue,
vingt-cinq ans auparavant, au premier
moment où le peuple se prononça contre
la cour. Cependant le dévouement du gé-
néral Dérigny bien complet, quoique avec
humeur, le dévouement et la sécurité de
M. de Rinville, et plus que tout cela en-
core, la tranquillité que je voyais dans Pa-
ris, avaient déjà bien changé le cours de

mes idées. Il me semblait démontré que les anciens nobles, les anciens émigrés ne pensaient pas plus à se soulever que les anciens républicains. J'étais venu à Paris avec la pensée que peut-être j'allais être obligé de me jeter dans un parti contre l'empereur, et je m'occupais des préparatifs d'une fête pour l'impératrice.

Dans mes courses, je rencontrai le comédien Durosay. Il riait toujours; mais, tout en riant, il était loin d'avoir la sécurité de M. de Rinville. Le coup d'autorité de l'empereur contre le corps législatif lui paraissait à la fois une tyrannie et une maladresse. « Par ma position dans le mon-» de, me dit-il, je vois le jeu mieux que » ceux qui s'en mêlent. Tout ne va pas » bien pour notre illustre monarque. Il » compte sur le peuple ; un peuple se sou-» lève pour ses droits, pour sa liberté, » mais non pour celui qui l'en a privé. Il » compte sur l'armée; oui, l'armée le dé-» fendra, mais elle est affaiblie; elle se

» battra, cédera au nombre, et, le lende-
» main de la défaite, les chefs iront faire
» leur cour aux vainqueurs. Nous n'y pou-
» vons rien; sachons souffrir. »

Je comparais ce que venait de me dire Durosay, à ce que j'avais vu et entendu chez le général et chez M. de Rinville. Je m'imaginai que Durosay voyait les choses sous une couleur fausse, et que M. de Rinville les voyait sous leur vraie couleur. Je rentrai dans l'hôtel garni de madame Belamy. Son café était à bien dire un estaminet; il était fréquenté par des bourgeois et d'honnêtes artisans du quartier. A cette époque, on ne parlait pas politique dans un café; mais quelques habitués causaient entre eux avec franchise. Me voyant lié avec la maîtresse du lieu, ils ne se cachèrent pas de moi. Je reconnus par leurs discours que le peuple était soumis et mécontent, toujours admirateur des victoires passées, mais fort inquiet de l'avenir.

Ce n'était pas l'avenir qui m'inquiétait,

c'était mon argent : qu'en allais-je faire ? « Faut-il le placer? faut-il le garder? faut- » il le déposer chez un notaire? » En attendant que je me fusse décidé, je changeai mon or contre des billets de banque, et me voilà avec un portefeuille au lieu d'un coffre-fort.

## CHAPITRE III.

### HENRI BEAUMONT.

Peu de jours après mon arrivée, j'allai faire une nouvelle visite à madame Lefèvre. Je trouvai la mère et la fille dans une espèce de délire de joie : « Il est ici ! » nous l'avons vu ! » s'écrièrent-elles toutes les deux. — « Qui donc ? » — « Mon » neveu. » — « Mon cousin. » — « Henri. » Comme il est grandi, bruni ! » — « Cela » lui sied. » — « Comme il ressemble à » ma pauvre sœur ! » Le jeune Henri Beaumont, arrivé le matin même à Paris, s'était empressé de voler près de sa tante et de sa cousine. Après avoir reçu leurs embrassemens, il avait couru chez son

père qu'il n'avait pas trouvé; il avait couru chez le général Dérigny, pour lui rendre compte d'une mission importante dont le général l'avait chargé.

Après avoir écouté en silence et d'un air grave son jeune aide de camp, le général lui adressa des remercîmens sincères, mais froids. Puis il lui dit : « Vous » m'avez offert votre démission; je me » charge de la faire accepter. » — « Mon » général, reprit Henri, lorsque je vous » ai écrit du fond de l'Allemagne, j'igno- » rais la situation de la France. Il ne » s'agit plus de combattre pour envahir » des pays étrangers; nous avons à re- » pousser une invasion étrangère; je serais » un lâche si je quittais le service; je re- » tire la démission que je vous ai offerte. » Après avoir parlé d'un ton bref à Henri, le général s'était promené dans la chambre d'un air morne et sévère. Dès les premiers mots du jeune homme, il s'était arrêté; il l'écoutait avec attention, il le regardait

avec intérêt. Henri continua : « Je ne veux
» point farder mon opinion. Au collége,
» dans l'effervescence de la première jeu-
» nesse, je me suis enthousiasmé pour la
» gloire et le génie militaire de l'empe-
» reur. Depuis, j'ai vu de près cette
» gloire; mon enthousiasme s'est éteint.
» Je souffrais d'être employé dans ces
» guerres d'ambition. Aujourd'hui, toutes
» mes répugnances se taisent devant le
» devoir de sauver la patrie. Si vous re-
» fusez de me garder pour aide de camp,
» j'irai combattre dans les rangs de l'ar-
» mée. » Au moment où Henri s'était per-
mis de blâmer les guerres de l'empereur, le
général avait froncé le sourcil; mais bien-
tôt, touché des paroles et de la résolution
du jeune homme : « J'ai été comme vous »,
lui dit-il, avec une émotion qui ne lui
était plus habituelle. « Oui, à votre âge,
» dans les premiers jours de nos troubles,
» j'ai éprouvé, et j'en étais bien heureux,
» ces sentimens nobles, généreux, patrioti-

» ques. Pourquoi faut-il que les événe-
» mens, mes passions, les passions des
» autres, l'amour d'une gloire menson-
» gère, mon admiration pour un homme,
» et les chaînes dorées dont je me suis
» laissé entourer, les aient comprimés,
» étouffés?...... Henri, restez mon aide
» de camp, » ajouta-t-il, en lui tendant la
main avec amitié, « et quand la grande
» question qui va se débattre dans les
» plaines de la Champagne, à quelques
» lieues des premiers champs de bataille
» où je me suis trouvé.... » Le général
soupirait en pensant à ses premières cam-
pagnes. « Quand, dis-je, cette grande
» question sera décidée,.... si nous y sur-
» vivons,.... si la France y survit,.... moi,
» mon sort est fixé, je suis enchaîné ; mais
» vous, jeune homme, vous, mon cher
» Henri, gardez-vous bien de laisser dé-
» florer ce patriotisme que j'ai eu, et que
» je regrette de ne plus sentir que par in-
» tervalles au fond de mon cœur. En vé-

» rité, il n'y a rien dans tous nos hochets
» qui soit pour la vraie gloire ni pour le
» bonheur. » Jamais le général Dérigny
n'avait parlé à son aide de camp avec autant d'âme et d'expansion; Henri en était
vivement ému. Il exprima au général combien il était sensible aux témoignages d'amitié qu'il en recevait; puis avec une
noble assurance : « Ne craignez rien pour
» moi, général, lui dit-il; il y a sans doute
» de la passion dans ce que j'éprouve; mais
» il y a aussi de la réflexion. J'ose affirmer
» que je conserverai sans altération les
» sentimens qui m'animent aujourd'hui.
» L'honnête Lefèvre, cet homme si simple, mais si sage, à qui je dois mon éducation, les a gravés dans mon âme en
» traits ineffaçables. Sous quelque gouvernement que je sois destiné à vivre,
» mon cœur battra toujours pour la patrie
» et la liberté. »

En sortant de chez le général, Henri retourna chez M. de Rinville. Long-temps

avant le départ du jeune homme, M. de Rinville avait exigé que Henri continuât de lui donner le tendre nom de père, et il le nommait son fils. Le marquis, au milieu d'une fatuité de jeunesse bien conservée, d'une grande faiblesse, d'une grande inconstance de caractère, était un très-bon homme. On juge avec quel transport il embrassa le jeune militaire. Il le regardait avec attendrissement, comme avaient fait madame Lefèvre et Rose. Il se félicitait d'avoir pour fils un aussi joli cavalier. « Oh! tu tiens de moi, lui dit-il,
» oui, voilà comme j'étais dans ma jeu-
» nesse; seulement tu as l'air plus mâle,
» tes traits sont plus prononcés. » Il était fier surtout que son fils se fût conduit en brave. Il avait été instruit par le général que Henri voulait quitter le service; il se préparait à lui faire à ce sujet les plus vives remontrances. Henri lui apprit qu'il avait cru de son devoir de retirer sa démission, et que le général consentait à le gar-

der. « Bien, fort bien, dit M. de Rinville.
» Voilà une action que j'approuve! quand
» je te dis que tu tiens de moi. On voit
» qu'il y a du sang des Rinville dans tes
» veines : oui, c'est un devoir pour un
» jeune homme de défendre son prince; et
» toi, qui, dès le collége, étais si enthou-
» siaste de notre magnanime empereur.....
» certainement ce n'est pas dans ce mo-
» ment-ci.... Aussi je m'étonnais..... Mais,
» grâce au ciel, tu as reconnu ton erreur. »
Henri, craignant d'affliger son père, ne voulut pas lui apprendre combien il était revenu de son enthousiame de collége. Il se contenta de lui dire que, dans les circonstances présentes, il rougirait de ne pas concourir à défendre la patrie. « Oui, oui, dit le
» marquis, la patrie... et l'empereur. Parce
» qu'il a éprouvé quelques revers, il y a
» des imbéciles qui croient... Mais, aidé
» de toi et des braves qui te ressemblent,
» il se relèvera et il continuera de faire le
» bonheur de la France ; et des gentils-

» hommes, et de tous les hommes de bien
» qui auront le bon esprit de s'attacher à
» lui. » — « Oh! reprit Henri, s'il ne s'a-
» gissait que de défendre les intérêts d'un
» homme... » Alors, emporté par son opi-
nion, il laissa échapper sur l'empereur quel-
ques mots qui surprenaient et indisposaient
son père; mais M. de Rinville était pressé: il
partait pour la cour qui était à Saint-Cloud;
il recommanda bien à Henri de venir déjeu-
ner avec lui le lendemain; il le quitta en
l'exhortant à se conduire toujours en brave
et honnête jeune homme. Henri répéta qu'il
serait toujours prêt à servir sa patrie. « Et
» l'empereur,... surtout l'empereur, » répli-
qua le vieil émigré.

J'étais encore chez madame Lefèvre au
moment où Henri revint, après avoir vu le
général Dérigny et M. de Rinville; je n'eus
qu'à me louer du bon accueil qu'il me fit.
Sans avoir pour moi une tendresse bien
passionnée, il m'aimait, il respectait en
moi l'homme qui avait été le mari de sa

mère. M. de Rinville m'avait reçu avec la fatuité familière d'un supérieur envers un subalterne, le général Dérigny avec cette hauteur assez commune parmi les hommes qui ont fait leur fortune eux-mêmes ; Henri me traitait avec la cordialité d'un ancien ami. Eh bien! je me sentais plus timide, plus respectueux auprès de ce jeune homme si simple et si affectueux, qu'auprès de ces orgueilleux qui se montraient si fiers d'un mérite qui n'était pas en eux-mêmes, ou d'un mérite réel qu'ils devaient peut-être autant aux circonstances qu'à leurs propres qualités.

Henri nous raconta les conversations qu'il venait d'avoir avec son général et avec son père. Au moment où il était entré, Rose travaillait; elle retouchait un tableau que son maître lui avait donné à copier. Après avoir embrassé son cousin, elle avait repris son ouvrage, elle l'interrompait, elle le continuait, tout en regardant et en écoutant Henri. Lorsqu'il nous an-

nonça qu'il avait retiré sa démission, et qu'il allait de nouveau courir les chances de la guerre, la palette glissa des mains de la jeune fille; elle devint pâle, tremblante, et nous crûmes qu'elle allait s'évanouir. Henri s'empressa de rassurer de son mieux sa tante et sa cousine. « Pourriez-vous me » conserver votre estime, leur demandait- » il avec noblesse, si j'hésitais à me con- » duire en homme d'honneur? » Puis, reprenant sa première et native gaieté, il cherchait à éloigner de leurs idées l'image des dangers qu'il allait courir. Il leur faisait entrevoir la victoire, et la paix qui en serait la suite. Il leur parla de l'attachement impérissable qu'il avait pour elles. Enfin sans les tromper, sans employer de vains ménagemens, il parvint si bien à ne les occuper que de leur amitié réciproque, qu'elles riaient et pleuraient à la fois, qu'elles se trouvèrent distraites de leur inquiétude, et qu'elles ne songèrent qu'à la douceur du moment présent. Madame Lefèvre portait

ses regards tour à tour sur sa fille et sur son neveu, et l'on voyait qu'elle se livrait aux plus douces espérances. Pour moi, toujours si facile à prendre les sentimens des personnes auprès desquelles je me trouvais, j'étais tout attendri du bonheur de cette chère famille; comme aussi, en écoutant les discours nobles et généreux du jeune aide de camp, je me sentais brûlant de courage et de patriotisme.

## CHAPITRE IV.

### M. DE RINVILLE DANS LES PREMIERS MOIS DE 1814.

Le soir même, je crus avoir trouvé un fort bon emploi de mes fonds. Bien rassuré par la sécurité du marquis, par l'ambition du général Dérigny, par le courage du jeune Henri, je ne doutais pas des succès de Napoléon. Un des habitués du café de madame Belamy, moitié homme de lettres, moitié homme d'affaires, me parla d'un nouveau journal qui allait bientôt paraître sous le titre de *Courrier des armées*, dans lequel il devait être employé, et qui serait protégé, soutenu par le gouvernement. « Entreprise excellente ! disait-il. Avant la

» fin de la campagne, les actionnaires au-
» ront fait leur fortune. » Je me souvins
du rôle actif et brillant que j'avais joué
après la terreur dans le journal de M. de
Volnis; ne devais-je pas en jouer un plus
beau dans un journal dont je serais action-
naire? « Y a-t-il encore des actions à pren-
» dre ? » dis-je à l'habitué de l'estaminet.
— « Oui, mais il faut se hâter; on nous
» fait des demandes de tous les côtés. »
Le lendemain matin, il me conduisit chez
le directeur de l'entreprise. Je fus enchanté
de l'accueil que me fit cet homme; les ex-
plications, les renseignemens qu'il me
donna redoublèrent ma confiance. Il fut
convenu que monsieur le directeur ferait
rédiger les actes dans la journée, et que,
le jour suivant, j'irais les signer et ver-
ser mes fonds.

Je me rendis chez M. de Rinville : c'é-
tait le jour de la fête dans les petits appar-
temens. Henri n'avait pas manqué de venir
déjeuner avec son père. J'arrivai vers la

fin du déjeuner : le père et le fils étaient seuls. Je fus bien surpris de voir M. de Rinville, toujours si fat et si content de lui-même, soucieux, inquiet et quelquefois plongé dans la rêverie. Il témoignait toujours une vive tendresse à Henri; il souriait, ou plutôt il essayait de sourire aux mots affectueux du jeune homme; mais bientôt il retombait dans la méditation. Henri parla de son prochain départ pour l'armée; il s'exprimait avec chaleur sur le noble devoir qu'il allait remplir. M. de Rinville hocha la tête, leva les yeux au ciel, haussa les épaules. « Oh! vous au-
» tres jeunes gens, dit-il, vous voyez tout
» en beau. Tu te crois déjà vainqueur ;
» mais moi, qui ai de l'expérience... As-tu
» bien fait de retirer l'offre de ta démis-
» sion? » — « Eh quoi! mon père, vous
» qui me félicitiez hier d'avoir repris mon
» service... » — « Eh bien.... oui.... hier....
» mais tu ne peux pas te dissimuler que
» les circonstances sont graves, très-gra-

» ves ; et quand je pense que nous en
» sommes là par suite d'un fol amour des
» conquêtes...» Je crois, en vérité, que si,
dans ce moment, le jeune Henri s'était avisé, comme la veille, de parler avec irrévérence du magnanime empereur, son père l'aurait approuvé. Je ne sais si ce changement frappa M. Henri Beaumont; je le vis sourire, sans manquer de respect, à certains discours bien différens de ceux qu'il avait entendus la veille. Il nous quitta pour aller prendre les ordres de son général.

Après avoir rendu compte à M. de Rinville de tous les préparatifs de la fête dont il m'avait chargé, compte qu'il entendit d'un air distrait, préoccupé, je ne pus m'empêcher de lui témoigner ma surprise de la métamorphose qui s'était opérée en lui. « Ah! mon cher, me dit-il, c'est que
» depuis hier, j'ai appris des choses qui
» sont bien faites pour donner à penser.
» Je me cache devant mon fils. Pour rien

» au monde je ne voudrais augmenter son
» antipathie pour notre grand homme,
» qu'il ne m'a que trop bien annoncée;
» mais à toi, que je suis habitué à regar-
» der comme mon confident depuis ma
» jeunesse, je peux te révéler... Hier, j'ai
» été faire des visites; et c'est là que par-
» tout je me suis trouvé embarrassé, intri-
» gué, épouvanté. D'abord, comme mal-
» gré mon dévouement à l'empereur, je
» n'ai pas cessé de fréquenter les gens de
» ma sorte, j'ai été chez la petite vicom-
» tesse de ***. C'est le rendez-vous de tous
» les gentilshommes, de toutes les dames
» qui se sont obtinés à rester fidèles à l'an-
» cien régime. La vicomtesse pérore, dis-
» cute; son mari raille et persifle. Grâce
» à ma naissance et à quelques mots de
» complaisance que je crois pouvoir me
» permettre pour ne pas perdre d'anciens
» amis, grâce surtout à l'idée où l'on est
» que c'est par force, par nécessité que je
» me suis attaché à la nouvelle cour, je

» suis reçu à merveille chez la petite vi-
» comtesse. Eh bien! mon ami, que crois-
» tu que j'aie appris hier dans cette
» noble société? que l'empereur ne peut
» pas tenir, qu'il ne peut manquer d'être
» renversé. Tu conviendras que c'est un
» langage assez cruel à entendre pour quel-
» qu'un qui a l'honneur d'être un de ses
» chambellans. Et si tu savais quelle joie
» une telle nouvelle excitait parmi tous ces
» messieurs et toutes ces dames! quelles
» plaisanteries les dames surtout faisaient
» contre les généraux, les soldats, le peu-
» ple, et même contre l'empereur qu'elles
» appelaient un officier de fortune, un
» petit sous-lieutenant d'artillerie, un
» hardi aventurier... » — « Elles ont dit
» aventurier? » — « Oui, aventurier! et
» bien pis; il y avait de quoi frémir. En
» vérité, l'on a raison de nommer les gens
» de ma caste *les incorrigibles*. Nous
» étions là plusieurs chambellans, tous
» gens de haute naissance comme moi; il

» a bien fallu, pour ne pas nous rendre
» suspects ou ridicules, que nous nous
» missions à rire comme les autres aux
» dépens de notre maître. Oh! j'étais ac-
» coutumé à entendre dans cette maison
» de fort mauvais propos sur la cour
» impériale; mais jamais ils n'avaient été
» portés si loin, et je pensai que, pour s'ex-
» primer avec autant de hardiesse, nos
» aristocrates devaient être bien sûrs de
» leur fait. Ce n'est pas qu'il ne leur soit
» arrivé très-fréquemment de se flatter
» sans cause, de croire tenir un succès au
» moment où il leur échappait; cela m'est
» arrivé à moi-même quand j'étais de leur
» bord. Mais ce qui m'a le plus frappé,
» c'est que j'ai vu là un certain M. de Vol-
» nis... » — « Volnis! » — « Oui, Volnis.
» Parbleu! tu le connais; ne m'as-tu pas
» dit que tu avais été son secrétaire, son
» copiste? qu'il avait été ton concurrent
» pour être député? Enfin, c'est un homme
» qui se dit savant, littérateur.... il tient

» de l'empereur une ou deux actions dans
» les journaux. Tous les matins, dans sa
» feuille, il parle en faveur de Napoléon
» avec une emphase, une exaltation... Eh
» bien! c'est lui qui a été le plus amer,
» le plus caustique, le plus acharné dans
» ses plaisanteries. Comment peut-il se
» faire qu'il écrive une chose le matin dans
» son journal, et que le soir, tout haut, dans
» une société où l'on sait qu'il est l'auteur
» de ce journal, il dise précisément le
» contraire de ce qu'il imprime? Il faut vi-
» vre dans ce siècle pour voir de ces choses-
» là.» Je me mis à sourire; je me souvenais
d'avoir vu M. de Volnis en bonnet rouge.

« Mais, attends, continua le marquis,
» tu n'es pas au bout. En sortant de
» chez la vicomtesse, j'allai chez un no-
» ble du nouveau régime, le petit baron
» Gautier. C'est une maison où se réu-
» nissent tous les soirs des gens dans le
» gouvernement, des femmes de préfets,
» des préfets en congé, des législateurs,

» des anciens tribuns, des sénateurs, tous
» ducs, comtes ou barons; car, moi, je
» fréquente toutes sortes de sociétés, et
» j'ai la satisfaction de voir que partout
» je suis accueilli, chez les anciens nobles
» pour ma naissance, chez les nouveaux
» pour ma place. Ainsi que le dit ce mau-
» vais plaisant de vicomte de ***, je suis
» de deux paroisses comme les pies. Oh!
» chez le petit baron, c'était un autre
» langage, mais qui, je t'en réponds,
» n'était pas plus rassurant pour les gens
» qui ont attaché leur fortune à celle de
» cet homme extraordinaire. On ne plai-
» santait pas; tous ces braves gens avaient
» l'air fort effrayé; l'un tremblait pour sa
» préfecture, l'autre pour sa sénatorerie,
» un autre pour sa recette générale; les
» négocians craignaient le pillage, les fem-
» mes craignaient les cosaques; et, le croi-
» rais-tu? au milieu de ce conflit de paro-
» les, voilà le maître de la maison, le
» petit baron si connu pour recevoir des

» cadeaux, des pots de vins, des bonnes
» mains,... je ne sais tous les termes dont
» ils se servent!... qui nous dit d'un air
» important et courroucé : Que voulez-
» vous, messieurs? l'Europe est à vendre.
» La direction des affaires du continent est
» entre les mains de l'homme le plus vé-
» nal et le plus corrompu! et il a nommé
» le comte de **, l'un des ministres les plus
» influens dans les cabinets étrangers. Le
» petit baron! accuser quelqu'un d'être
» vénal et corrompu!... Alors, en voilà un
» autre, un préfet de je ne sais quel dé-
» partement, qui se permet d'accuser sa
» majesté d'obstination pernicieuse à l'é-
» tat. Oui, monsieur le préfet s'est servi
» de ce mot-là! j'en ai frisonné. Giffard,
» Giffard, les choses ne vont pas bien; il
» y avait long-temps que je n'avais entendu
» parler avec autant de liberté dans un salon
» du nouveau régime. C'est à quoi nous
» n'étions guère habitués sous notre em-
» pereur. Mais ce qui va te paraître le plus

» extraordinaire, c'est qu'un quart d'heure
» tout au plus après moi, je vis entrer M. de
» Volnis, ce même M. de Volnis que j'avais
» laissé chez la petite vicomtesse faisant
» de l'esprit contre l'empereur. Chez le
» baron, il avait un langage tout différent;
» il était tout dévoué au gouvernement,
» il paraissait plein de courage et d'espé-
» rance. Il disait tout haut que le grand
» Napoléon ne pouvait manquer d'être
» vainqueur de tous ses ennemis; c'est lui
» qui rassurait tout le monde. Cependant il
» se mit à parler bas à plusieurs, et chacun
» avait l'air si alarmé après l'avoir écouté,
» que, sans aucun doute, c'était une mau-
» vaise nouvelle qu'il débitait..... Mais,
» mon ami, voici ce qui m'embarrasse le
» plus, et tu conviendras que tout homme
» à ma place, se trouverait dans une
» grande perplexité. Il m'a été dit sous
» le secret..... et tu vas sentir combien
» il est important de ne pas répandre
» ceci...... Il m'a donc été dit, sous le plus

» grand secret, qu'en cas de revers com-
» plet, il pourrait bien être question de
» rétablir..... oui, de rappeler... et alors...
» Certainement je suis fort attaché à
» l'empereur... mais auparavant j'étais.....
» et à présent encore, je suis attaché de
» cœur à d'augustes infortunes..... N'y a-
» t-il pas de quoi perdre la tête! Ah! il
» faut en convenir, notre grand homme a
» fait bien des témérités; cette guerre de
» Russie était d'une imprudence..... et
» d'une ambition..... gigantesque....! Mais
» qu'est-ce que je dis? est-ce à moi de le
» blâmer? Allons, allons, cessons de nous
» occuper de ces graves et terribles idées.
» Mon devoir m'appelle à Saint-Cloud, et
» il faut que je porte à la fête dont je suis
» l'ordonnateur, une figure riante et heu-
» reuse. »

Après la fête, je revis M. de Rinville : il était rayonnant. Sa fête avait été trouvée charmante; puis il avait vu là des généraux, des diplomates, des ministres; au-

cun d'eux ne doutait que le grand Napoléon ne fût vainqueur. M. de Rinville n'avait plus d'incertitude sur ses devoirs. Il avait pris son parti d'ailleurs : « Pourquoi m'in-
» quiéter? me disait-il. Quoi qu'il arrive,
» ne suis-je pas sur mes pieds? Si Napoléon
» triomphe, je suis son chambellan; si l'on
» rétablit l'ancien régime, je suis marquis
» français. » — « Fort bien, me dis-je,
» monsieur le marquis est tranquille; mais
» moi je ne le suis pas. »

Frappé de tous les discours qu'il m'avait tenus, de tous ceux qu'il m'avait rapportés, au lieu d'aller verser mes fonds chez le directeur du nouveau journal, j'allai retirer ma parole. On se fâcha; mais je n'en tins compte. Je croyais prudent de ne pas aventurer ma petite fortune, et je ne me souciais plus d'être intéressé dans *le Courrier des armées*.

# CHAPITRE V.

## DÉPART DE HENRI. — SITUATION DE GIFFARD.

Henri ne jouit pas long-temps du bonheur de voir sa tante et sa cousine. Lorsque le jour de son départ pour l'armée fut fixé, vainement la bonne madame Lefèvre essaya-t-elle de cacher son trouble ; les larmes la suffoquaient ; mais ce fut à ce moment qu'il s'opéra un grand changement dans l'âme de la jeune Rose. Elle ne s'était montrée jusque là qu'une enfant bonne, aimable, naïve les nobles sentimens de son cousin lui donnèrent de la force et du caractère. Elle comprenait à la voix de Henri tout ce que le jeune militaire devait à sa patrie. Les

sages leçons de morale et de courage que son père lui avait données dans son enfance, en les mettant avec un soin judicieux à la portée de son âge, se retraçaient à son esprit. Cultivant les arts dès ses plus jeunes années, elle avait de l'exaltation et de l'amour de la gloire. Le moment où, en apprenant le nouveau et prochain départ de son cousin, elle avait dans son trouble laissé tomber sa palette, fut pour ainsi dire son dernier acte de faiblesse. Lorsque madame Lefèvre cherchait s'il n'y avait pas quelque moyen de retenir son neveu, Rose se taisait, ou si sa mère l'interrogeait : « Ma mère, disait-elle, ne » songeons pas à détourner Henri de son » devoir. »

J'arrivai chez madame Lefèvre au moment où Henri en uniforme de voyage était venu faire ses adieux. A l'instant du départ, la pauvre tante voulut se lever, pâlit et retomba tremblante sur sa chaise : « Maman, lui dit sa fille en passant un

bras autour d'elle et tendant l'autre main à Henri, « il reviendra digne de nous. » Ses yeux fixés sur Henri étaient étincelans; elle ne pleurait pas. Henri avec transport baisa la main de sa cousine, embrassa sa tante, et les quitta précipitamment. Les regards des deux femmes le suivirent jusqu'à la porte de la chambre. Ceux de madame Lefèvre étaient remplis de douleur; ceux de Rose semblaient donner au jeune homme un noble encouragement. La bonne tante n'entendait pas, n'écoutait pas les consolations dc sa fille; elle sortit un moment. A peine Rose se trouva-t-elle seule avec moi qu'elle fondit en larmes; sa force, et non son courage, était épuisée. Elle n'avait pleuré ni devant sa mère ni devant son cousin ; seule avec moi, elle s'abandonnait à sa peine. Il lui fallut bientôt sécher ses larmes. Sa mère rentra un livre de prières à la main; la religion et les discours de sa fille calmèrent un moment ses alarmes.

Cependant, j'étais venu à Paris pour faire

valoir mes fonds et mes talens. Mon petit trésor était encore intact, grâce aux libéralités de M. de Rinville, qui m'avait fait comprendre en qualité d'inspecteur dans les frais de la fête qu'il avait donnée à l'impératrice. Je pensai que dans les circonstances où nous nous trouvions, il fallait garder mon argent, et tirer parti de mon industrie. Je sollicitai M. de Rinville et d'autres pour obtenir une place, un emploi quelconque : ce n'était pas seulement pour satisfaire mon ambition, c'était pour vivre sans toucher à mes billets de banque.

En attendant, je continuais d'observer l'esprit public parmi les habitués de la maison que j'habitais, et... pour passer le temps, en vieux petit maître, je courtisais madame Belamy mon hôtesse, et sa filleule Jeannette ma belle compagne de voyage, qui s'était mise bien vite au courant, et faisait les honneurs du comptoir avec autant d'aisance que madame Belamy.

Les gens du quartier arrivaient à l'estaminet, graves et bien renfermés en eux-mêmes pour jouer au billard, boire ou fumer. Lorsque la bière, le vin ou le jeu les avaient animés, ils devenaient plus communicatifs. Essaierai-je de peindre d'après eux l'opinion du peuple de Paris? Une grande population, surtout dans un moment de crise, a-t-elle une opinion? elle en a cent, elle en a mille; c'est sa physionomie et non son opinion qu'on peut saisir. Eh bien! l'empereur depuis ses revers avait perdu beaucoup d'amis, avait acquis beaucoup d'ennemis. Il y avait un grand effroi des étrangers dans la classe si nombreuse des âmes faibles, une grande horreur des étrangers dans les âmes patriotiques. Peu, bien peu de personnes encore songeaient à un changement de gouvernement; cependant nos anciens princes apparaissaient à quelques-uns comme un salutaire intermédiaire entre les alliés et Napoléon. On désirait, et on craignait tour

à tour le triomphe de l'empereur et le triomphe de ses adversaires ; mais on continuait d'être soumis et même empressé de se montrer soumis. On murmurait dans l'intérieur, on était plein de zèle en public. Il y avait un mécontentement vague, un malaise général et individuel, une vive inquiétude, une incertitude pénible, et toujours cette servilité, cette servilité complète à laquelle quinze ans d'habitude nous avaient façonnés.

Madame Belamy était une fanatique de Napoléon. L'empereur était son dieu : il y avait dans toutes ses chambres des gravures, des bustes, des images de Bonaparte; elle s'indignait si on semblait douter du génie et de l'infaillibilité du grand homme. Dans les âmes vives et peu éclairées, l'enthousiasme est toujours extrême, et devient bientôt un fanatisme obstiné. Madame Belamy avait perdu un frère dans la retraite de Moscou ; mais qu'importe? Son frère ne devait-il pas son sang à son prince? Sur

un léger souçon très-mal fondé, un ancien ami, son bienfaiteur, avait langui plusieurs mois dans une prison d'état; mais qu'importe? Pouvait-on prendre trop de précautions pour le salut du héros? Je crois en vérité que si elle n'avait pas eu un peu trop d'embonpoint, madame Belamy aurait pris des habits d'homme pour aller combattre. Avec quelle ardeur je faisais de l'enthousiasme pour l'empereur auprès de ma chère hôtesse!

La filleule Jeannette ne songeait qu'à plaire et à faire la coquette. Il en résultait une grande mobilité dans ses opinions. Tour à tour, elle était pour ou contre Napoléon. Comme je plaisantais avec elle sur les affaires politiques! comme je me moquais avec elle du culte religieux que madame Belamy avait voué à son héros!

Je ne tardai pas à m'apercevoir des grands progrès que j'avais faits sur le cœur de madame Belamy, grâce à mes exclama-

tions en l'honneur du régime impérial. Elle m'aimait tant qu'elle devint jalouse de mes politesses pour sa filleule. Bientôt elle trouva le moyen de placer la jeune personne dans une autre maison, toujours en qualité de demoiselle de comptoir. Cette circonstance me fit considérer mon hôtesse avec plus d'attention. Je l'avais peu remarquée pendant que j'étais son directeur; me trouvant son locataire, je la remarquai davantage. Son aimable embonpoint déguisait assez bien ses quarante ans. Elle n'avait ni amant ni mari ; elle me semblait fort agréable, et croyant voir que sa maison était un fort bon établissement, je redoublai de courtoisie pour elle. A mesure que ma liaison avec madame Belamy devenait plus intime, les habitués redoublaient pour moi d'égards, de respect et de confiance ; et moi, je prenais déjà dans l'estaminet un ton capable ; je me donnais des airs de maître de maison.

On venait de nommer les officiers de la

nouvelle garde nationale ; on y avait créé des places soldées d'adjudant de bataillon ; elles devaient être remplies par d'anciens militaires. M. de Rinville, dont j'allai réclamer la protection, et à qui je rappelai que j'avais combattu à ses côtés, n'eut pas de peine à me faire nommer. Je me gardai de dire dans mon bataillon, et surtout à madame Belamy, que c'était parmi les émigrés que j'avais fait la guerre. J'arrangeais d'une manière assez vraisemblable le récit de mes hauts faits pendant mes campagnes patriotiques.

Mes épaulettes ajoutèrent encore aux sentimens de cette chère madame Belamy et à la considération qu'avaient pour moi les habitués de l'estaminet.

En 1789, les petits maîtres de la cour qui composaient les états majors de nos armées ont pu se moquer de la tournure de nos gardes nationaux ; en 1814, il était bien peu de bourgeois en France qui ne sussent

porter l'uniforme, et notre état major de gardes nationaux, formé à la hâte, improvisé pour ainsi dire, avait déjà une très-bonne tenue militaire.

---

## CHAPITRE VI.

### FÉVRIER ET MARS.

Après vingt-cinq ans, la garde nationale reparaissait aussi utile, aussi patriote sous l'empire qu'elle l'avait été dans le commencement de la révolution. Au premier signe, il y eut un zèle presque unanime parmi tous les citoyens ; presque tous s'empressèrent de se montrer en uniforme : la première revue fut déjà nombreuse et brillante. Il y eut un tel concert de plaisanteries contre le petit nombre de bourgeois qui se refusèrent à faire le service, qu'il fallut bien qu'ils se montrassent aussi zélés que leurs camarades. Dans ce bon pays de France, quand il s'élève deux partis, un

point bien essentiel pour triompher, c'est de prendre l'initiative de la raillerie; le parti qui parvient le premier à se moquer de l'autre est presque toujours sûr du succès. Que de services la garde nationale de 1814 a rendus à la France pendant les deux invasions, pendant ce choc, ces divisions si acrimonieuses des opinions!

Et cependant, cette différence d'opinions existait entre les individus qui composaient la garde nationale. Les opinions s'y divisaient et s'y subdivisaient en mille nuances. Toutes ces nuances disparaissaient dès qu'on était sous les armes. Chacun, oubliant son opinion particulière, ne voyait que le but général de l'institution. Chacun, en raisonnant son devoir, pratiquait, accomplissait son service avec autant de zèle, de dévouement et de ponctualité que les soldats les mieux disciplinés peuvent en avoir en s'acquittant de leurs devoirs aveuglément et sans les raisonner.

Un nuage sombre et menaçant était

étendu sur toute la France. Déjà l'orage avait éclaté sur plusieurs de nos provinces; tout Paris était dans la stupeur; plus de jeux, plus d'assemblées, plus de bals; les spectacles étaient déserts; eh bien! chaque bourgeois semblait, pour ainsi dire, déposer sa tristesse en entrant au corps-de-garde. On faisait avec une exactitude scrupuleuse sa faction, sa patrouille; mais les intervalles, au lieu d'être donnés au sommeil, étaient consacrés au plaisir. Le service était organisé de manière qu'une compagnie toute entière était réunie dans un même lieu. Chaque corps-de-garde ne renfermait que des amis, des gens de connaissance, et ressemblait à une réunion de famille ou de bon voisinage. On ordonnait un grand repas au traiteur voisin; les riches faisaient venir de chez eux du vin et des liqueurs; on jouait à la bouillotte qui commençait à passer de mode, et à l'écarté qui commençait à devenir à la mode. On offrait du punch aux rondes et aux pa-

trouilles qui venaient visiter le poste. Ce fut dans une de ces visites que je vis le comédien Durosay ; il était caporal commandant d'une patrouille. Nous nous rappelâmes que nous nous étions rencontrés ainsi en 1789. « Ah ! me dit-il, nous étions » jeunes alors ; aujourd'hui, voilà la vieil- » lesse qui s'approche : nous avancions, » nous reculons ; mais qui sait ? nos enfans » avanceront peut-être. » On peut dire qu'à Paris, pendant l'hiver de 1814, il n'y eut de gaieté que dans les corps-de-garde.

Ma place d'adjudant n'était pas très-lucrative; mais je la trouvais très-agréable. Il y avait bien quelques camarades qui me dédaignaient comme un salarié, ou se défiaient de moi comme d'un homme placé par l'autorité; mais la plupart m'estimaient, me recherchaient, me régalaient. Adjudant soldé d'un bataillon de militaires sans solde, leur serviteur, leur complaisant plutôt que leur officier, par calcul, par prudence et suivant l'habitude de toute ma

vie, au milieu de nos entretiens confidentiels, j'abondais dans le sens de chacun. Quelle présence d'esprit, quelle mobilité, quelle souplesse, quelle agilité il me fallait pour me tourner et retourner vers celui-ci, vers celui-là, de l'un à l'autre, sans choquer personne, et au contentement de tout le monde!

Bientôt nous vîmes passer presque tous les jours sur les boulevards des colonnes de prisonniers ennemis, et en même temps, des soldats français blessés. Pendant une de ces tristes marches, je rencontrai madame Lefèvre et sa fille. Leurs yeux étaient pleins de compassion; elles avaient peine à se soutenir mutuellement. « Grand Dieu! me » dit Rose, si Henri était prisonnier! s'il » était blessé! s'il était tué...! »

Déjà beaucoup de femmes effrayées, avaient pratiqué des cachettes, pour y mettre en sûreté leurs effets les plus précieux. Madame Belamy s'irritait ou se moquait de ces précautions pusillanimes et in-

jurieuses pour l'empereur. Il me semblait cependant que plusieurs meubles avaient disparu de son appartement.

Un jour, dans son salon, je la pressais tendrement de récompenser mon amour par le don de sa main; elle était émue, elle me laissait entrevoir qu'après le dénoûment des affaires publiques, elle ne serait pas éloignée de céder à mes vœux; je la remerciais avec transport... Soudain j'entends une pendule sonner l'heure; il était midi; je regarde; il n'y avait pas de pendule dans la chambre; la sonnerie semblait partir d'un mur en face du canapé où nous étions assis. Madame Belamy devient pâle, tremblante : « Ah! grand Dieu! » s'écrie-t-elle, j'ai oublié qu'elle était » montée pour quinze jours!» Tout en se moquant des autres, la bonne dame avait fait une cachette, et, dans son trouble, elle y avait mis sa pendule, sans se souvenir que l'horloger était venu la veille. Jugez combien ses effets auraient été à l'abri du

pillage avec une pendule qui sonnait l'heure, la demie et le quart! Elle s'empressa de changer de cachette, et surtout d'arrêter la sonnerie de sa pendule.

« Diable! me dis-je, si les partisans les » plus enthousiastes de Bonaparte croient » devoir cacher leurs effets, que doivent » donc faire ceux qui ne partagent pas » tout-à-fait leur admiration et leur con- » fiance? »

Je changeai mes billets contre de l'or; je cachai mon or dans un coin de ma chambre... puis dans un autre... j'aurais voulu l'enfouir; mais où? Pas un pouce de terrain à moi!... J'étais fort embarrassé.

## CHAPITRE VII.

### LA PREMIÈRE SEMAINE D'AVRIL.

Le dernier dimanche de mars, il y eut une revue de la garde nationale. Plusieurs corps d'infanterie et de cavalerie défilèrent après nous, et partirent pour rejoindre l'armée. « Le temps n'est pas encore loin », me dit un lieutenant de mon bataillon, « où, lorsqu'on voyait des troupes se » mettre en marche, on calculait que des » mois entiers se passeraient avant qu'elles » fussent en face de l'ennemi; maintenant... » c'est dans quelques heures que ces braves » se trouveront sur le champ de bataille. »

Après la revue, j'allai me promener seul et pensif. Je traversai les Tuileries. Arrivé

à la place Louis XV, je vis de loin un assez grand nombre de curieux rassemblés; j'approchai. C'était un homme qui montrait au peuple un petit âne savant. Le maître interrogeait l'animal, et l'animal répondait par un signe de tête. « Vive » l'empereur Napoléon! » disait le maître. Le petit âne, en haussant et baissant la tête, faisait un signe affirmatif. « Enten- » dez-vous? criait le maître, il dit : oui! » oui! oui!... » Vivent l'impératrice Marie- » Louise, le roi de Rome, le roi Joseph! » Le petit âne répétait toujours ses signes approbateurs et affirmatifs. « Vivent les » cosaques! » disait enfin le maître. Le petit âne, saisi d'une brusque colère, agitant vivement la tête de gauche et de droite, semblait faire un signe négatif. « Entendez-vous? criait le maître, il dit : » non! non! non! » Ce spectacle apporta peu de distraction à mes sombres pensées.

Ce fut dans la nuit du mardi au mercredi que la grande affaire commença.

Toute la garde nationale se trouva promptement sous les armes. Bien peu manquèrent à l'appel. On sait tous les événemens qui se passèrent dans cette journée, la défense glorieuse que fit cette poignée de braves rassemblés sous Paris, la noble et courageuse conduite de tous les citoyens, anciens militaires, jeunes élèves de l'école polytechnique, gardes nationaux; on sait avec quel zèle cette honorable garde nationale maintint le bon ordre au milieu de cette immense population effrayée, agitée, irritée! Je venais de quitter mon poste pour un instant, et j'étais chez M. de Rinville au moment où il apprit que l'impératrice et le gouvernement impérial allaient partir pour Blois. Il n'était pas de service auprès de l'impératrice, et il n'avait point reçu d'ordre de départ. Toutefois, dans son zèle, il envoya chercher des chevaux, et il me proposa de m'emmener avec lui. Il s'en fallait que ce départ fût de mon goût; lui-même il réfléchit... S'il part,

ne va-t-il pas s'exposer ? mais, s'il reste, n'est-il pas compromis d'une autre manière ? On vint lui dire qu'il était impossible de trouver des chevaux ; il resta.

Le jeudi, à cinq heures du matin, j'étais avec plusieurs gardes nationaux dans un faubourg, devant un poste où nous avions passé la nuit. Un cosaque, monté sur un petit cheval, et portant une grande lance, traverse ventre à terre une petite place au milieu de laquelle était notre corps-de-garde ; c'était le premier qui paraissait à nos yeux. Non, je ne peux rendre l'impression que nous ressentîmes. Voilà donc un ennemi, un étranger, un vainqueur ! Ce ne sont plus des Français qui commandent dans leur capitale.

Nous nous mîmes en marche pour retourner au chef-lieu de notre légion. En traversant les boulevards, nous vîmes la première colonne des Russes, et je ne sais quel général à la tête, le chapeau orné d'une touffe de plumes de coqs. Il

fallut nous ranger pour leur faire place, et notre troupe se dispersa devant eux en silence. Je me hâtai d'aller quitter mon uniforme, et je parcourus la ville en curieux.

Toute l'armée ennemie employa plusieurs heures à défiler, en sorte que, lorsque je revins sur les boulevards ils défilaient encore, et défilèrent long-temps. Il me sembla au premier coup d'œil qu'une autre nation avait succédé à celle que j'y avais laissée. Ce n'était plus un peuple honteux, furieux d'être vaincu; c'était un peuple qui, à tort ou à raison, paraissait s'associer à ses vainqueurs. Ces vainqueurs faisaient les aimables, ils étaient riants; ces cosaques jouaient les hommes policés. Ne croyez pas cependant que tout ce peuple ait abjuré l'orgueil national. A peine ai-je quitté cet homme qui, en me serrant la main avec joie, vient de me dire : « Mon ami, » voilà notre plus beau jour depuis vingt-» cinq ans! » que je suis accosté par un

autre qui me dit, en frémissant de rage : « Mon ami, voilà le plus affreux des jours » pour la France! » — « Jour honteux! » disait un vieillard, mais moins honteux » peut-être que ceux où nous sommes » entrés à la suite d'un soldat conquérant » dans Vienne, dans Berlin, dans Moscou, » dans Madrid. Oh! noble France! pourquoi » faut-il que ton malheur ne soit qu'une re- » présaille? » — « Vivent les cosaques! » criait d'une fenêtre une vieille femme couverte de fard. Au milieu de ces discours si divers, aucun mot, aucun signe encore n'avait annoncé le vœu secret de beaucoup de Français. Tout à coup, je vois paraître au milieu de la foule qui se presse sur les boulevards quelques cocardes blanches... « Eh mais! grand dieu! quel est cet homme » à cheval, suivi de quelques autres, qui » caracole autour des troupes alliées, et » qui porte aussi cette cocarde qu'on n'a- » vait pas vue depuis vingt-cinq ans?... Me » trompé-je? non, c'est bien lui! c'est

» M. de Rinville ! Eh quoi ! hier, chambel-
» lan à la cour de Marie-Louise il voulait
» m'emmener à Blois ! et aujourd'hui à la
» suite des vainqueurs avec une cocarde
» blanche !... C'est bien fort !... C'est bien
» prompt !... » Beaucoup d'autres furent
aussi prompts ; ils m'éblouirent, et je pris
aussi une cocarde blanche.

Lorsque j'allai chez madame Lefèvre, à la vue de ma cocarde, cette brave femme se rappela son ancien amour pour ses rois et parut éprouver une grande joie. Pour la jeune Rose, qui était née pendant la révolution, elle me regardait d'un air surpris, et semblait ne pas comprendre ce que signifiait ce changement de cocarde. Cependant elles venaient de recevoir des nouvelles, de bonnes nouvelles de Henri. Le bruit courait déjà dans Paris, et il était parvenu jusqu'à elles, que les alliés n'avaient eu d'autre but que de se délivrer et de nous délivrer nous-mêmes ; on croyait à une paix prochaine. Rose et sa mère

étaient heureuses, au moins en espérance. En rentrant au café de madame Belamy, je serrai ma cocarde dans ma poche.

Vaine précaution ! un de nos habitués m'avait vu dans les groupes des cocardes blanches, et jaloux de mon crédit dans la maison, il m'avait dénoncé à madame Belamy. Elle était furieuse contre moi : je fus d'abord un peu troublé. Mais bientôt je me remets; je prends le parti de nier le fait ; je me plains de sa facilité à croire d'odieuses calomnies. Pour l'attendrir, je m'attendris moi-même, je suis affligé, je suis navré du peu de progrès que j'ai fait sur son cœur, du peu de confiance qu'elle a en moi, et les larmes m'en viennent aux yeux. Elle commençait à paraître persuadée; mais voilà qu'en prenant mon mouchoir pour essuyer mes pleurs, la cocarde blanche tombe de ma poche. A l'aspect de cette pièce de conviction, je reste confondu. Elle reprend toute sa fureur; nous nous brouillons, et le soir même je

vais coucher dans un autre hôtel garni.

J'étais tout consolé d'avoir rompu avec madame Belamy ; cette femme, dans son exaltation, n'aurait pu manquer de me compromettre ; et d'ailleurs, officier dans cette garde nationale qui jouait un si beau rôle, avec ma part bien entière de l'héritage de mon cousin, avec la protection de M. de Rinville qui peut-être allait redevenir marquis, il me semblait déjà qu'il m'était permis de prétendre à un sort plus brillant que celui de maître d'un estaminet sur le boulevard Saint-Antoine, et de mari d'une vieille femme qui s'obstinait à rester attachée à Bonaparte, quand Bonaparte était tombé.

Dès mon réveil, j'allai chez M. de Rinville ; il était absent. Depuis que la victoire était décidée, M. de Rinville s'était fait conspirateur ; on ne le trouvait plus chez lui.

Comme je sortais de sa maison, je rencontrai une foule d'hommes qui couraient en criant : « A la colonne ! à la colonne ! » je

me mêlai parmi eux ; nous arrivâmes à la place Vendôme. Plusieurs montèrent sur la colonne avec des cordes qu'ils jetèrent à ceux qui étaient restés en bas, et qui se mirent à tirer de toutes leurs forces. Tout Paris a pu voir les efforts de quelques individus pour renverser la statue placée sur le chapiteau : j'étais un de ceux qui tiraient les cordes. Cependant, voyant que je me fatiguais en pure perte et que l'heure de mon service m'appelait, j'abandonnai la besogne. J'allai revêtir mon uniforme et je me rendis au chef-lieu de ma légion.

Là, je vis tous les citoyens, comme depuis le rétablissement encore récent de la garde nationale, sans se permettre d'énoncer aucune opinion politique, et chacun renfermant en lui-même son opinion, s'accorder unanimement sur leur devoir de garantir la population des vexations des mauvais sujets, et, autant que possible, des vexations des soldats étrangers.

Le premier dimanche d'avril, j'avais

voulu entrer dans les Tuileries. Les grilles étaient fermées, et l'on voyait sur les terrasses des factionnaires russes ou prussiens, en remplacement de nos vieux grenadiers. Je fis le tour, et je me trouvai, comme le dimanche précédent, sur la place Louis XV. J'aperçus de loin un groupe de curieux rassemblés. J'approchai; c'était le petit âne savant et son maître qui lui faisait faire ses exercices.

Ce jour-là, le maître disait à l'âne : « Vive » l'empereur de Russie! » — » Oui! oui! » semblait dire l'âne en haussant et baissant la tête d'une manière affirmative. — « Vive le roi de Prusse! disait le maître. » Vive l'empereur d'Autriche! Vivent les » cosaques! » — « Oui! oui! » semblait répondre l'âne, en répétant les mêmes signes affirmatifs. — « Vive Napoléon! » dit enfin le maître. Le petit âne, saisi d'une brusque colère, agita vivement la tête de gauche à droite, comme pour dire « Non! non! non! »

Ce petit divertissement amusa beaucoup quelques officiers étrangers qui faisaient partie du groupe. Je me gardai de leur dire que, huit jours auparavant, l'intermède de l'âne savant se dénouait tout autrement.

---

## CHAPITRE VIII.

LA PATRIE. — L'INTÉRÊT PERSONNEL.

Bonaparte avait cessé de régner ; nous avions un gouvernement provisoire. Ce fut alors que tous les yeux se tournèrent avec espoir vers l'ancienne famille de nos rois. Ce n'était pas contre les rois, c'était contre leur cour que la révolution avait commencé. On se souvenait que le prince qui était appelé à régner avait lui-même, dès les premiers momens, noblement manifesté son amour pour le peuple.

En ma qualité d'adjudant, j'avais de nombreuses relations avec les officiers du corps. Notre chef de bataillon était un savant, membre de l'institut, métaphysicien, moraliste, grand philanthrope, homme de

bien, mais un peu rêveur, vivant dans les abstractions et dans l'idéal, apôtre ardent de la perfectibilité. Au moment de la chute de Napoléon, voyant l'effervescence générale, le zèle des citoyens et le vif intérêt que chacun prenait aux affaires publiques, il crut reconnaître dans la nation les nobles élans d'amour de la patrie qui l'avaient animée en 1789. Le capitaine de notre compagnie de grenadiers, ancien avocat, ayant passé sa vie à l'audience ou dans son cabinet, au milieu des dissensions, des débats, des passions de ses cliens, ayant observé pendant trente ans le réel, le positif de la société, soutenait que le régime impérial avait enraciné parmi nous de fatales habitudes de vanité, de cupidité, et que dans presque toutes les âmes, l'intérêt personnel étouffait l'amour de la patrie.

Il circula un bruit que plusieurs grands officiers de l'empire, ayant déjà déserté la cause de leur maître, défendaient leur pro-

pre cause avec chaleur, et voulaient que, dans la nouvelle constitution qui se préparait, leurs titres, leurs honneurs, leurs dignités, ce qu'ils appelaient leurs droits, fussent reconnus, conservés, assurés. « Eh
» bien! dit le capitaine des grenadiers au
» chef de bataillon, croyez-vous que ceux-
» là soient guidés par l'amour de la pa-
» trie? » — « Ah! j'en rougis pour eux,
» répondit le chef de bataillon. Dans la ter-
» rible crise où se trouve la France, songer
» à soi! songer à soi au moment où la rai-
» son, l'honneur, la nécessité nous comman-
» dent impérativement de songer à tous? »
— « Que voulez-vous? dès qu'un homme
» a obtenu quelque avantage sur les autres,
» qu'il le doive à ses talens, à ses services
» ou à l'abus, à l'usurpation, à une tradi-
» tion héréditaire, n'est-il pas naturel qu'il
» tienne le langage du privilége, et qu'il
» dise: mon droit, mon bien, ma propriété? »
— « Oh! grâce au ciel, il ne s'agit ici que de
» quelques individus, et ce n'est pas ainsi

» que pense l'élite, ni même la masse de
» notre généreuse nation. »

Lorsqu'ils lurent ensemble la constitution faite par le sénat, et qu'ils en vinrent à cet article où les sénateurs stipulaient un traitement pour eux : « Eh bien ! dit le capitaine au chef de bataillon, croyez-vous
» qu'il n'y ait pas d'intérêt personnel dans
» nos machines à sénatus-consultes ? » —
« J'en suis confondu, reprit le commandant.
» Au mépris de la patrie, en présence de
» l'Europe !.... » — « Que voulez-vous ? ils
» cessent d'être esclaves, et ils restent cu-
» pides. » — » Oh ! combien elle doit gé-
» mir d'une pareille sottise, cette noble
» et courageuse minorité du sénat qui, de-
» puis quinze ans, s'est toujours inutile-
» ment opposée aux usurpations du pou-
» voir ? »

J'étais présent à ces dialogues entre les deux officiers de la garde nationale. Je dois l'avouer ; en partageant tout haut l'indignation que ces actions d'intérêt personnel ex-

citaient dans leurs âmes, je me disais tout bas: «Eh! mais, ces grands officiers, ces sé-
» nateurs, ont-ils si grand tort de profiter
» de leur position pour assurer leur sort?»
Puis j'ajoutais : « N'est-ce pas une excuse,
» n'est-ce pas un exemple pour moi. Si c'est
» ainsi que se conduisent des hommes élevés
» en dignité, pourquoi donc, nous autres
» gens du peuple hésiterions-nous à reje-
» ter beaucoup de scrupules comme trop
» lourds? Né dans une classe obscure, jouet
» des circonstances, balotté par les événe-
» mens, presque toujours aux expédiens,
» j'ai pris le parti du moment; j'ai crié : vive
» le vainqueur; dois-je en rougir? J'ai songé
» à moi; mais je ne m'étais pas chargé de
» songer aux autres. Je vous le demande, le
» perruquier Laurent Giffard est-il pire que
» beaucoup de sénateurs de Bonaparte? »

Je fus commandé avec une partie des grenadiers de mon bataillon pour aller au-devant de Monsieur. Avec quelle bonté il nous accueillit! Nous étions partis portant

des bouquets blancs dans les canons des fusils ; nous revînmes avec des rubans blancs à la boutonnière. Ce fut nous qui portâmes les premiers l'ordre du lis. J'ai donc enfin une décoration! sans jamais avoir osé en faire part à personne, je m'étais toujours senti possédé du désir d'être décoré. Jusque-là ce désir avait été sans espoir. Quel dépit pour moi de voir tous mes anciens collègues porter un ruban rouge ou au moins le ruban bleu de l'ordre de la réunion! A mon tour, m'y voilà! avec quelle fierté je rentrai dans Paris! je n'avais qu'un chagrin, c'est que ce ruban ne se faisait pas assez remarquer sur les revers blancs de notre uniforme de la garde nationale. Dès ce moment je cabalai avec plusieurs pour faire changer la couleur des revers ou celle du ruban.

Le jour de l'entrée de Monsieur, et le jour de l'entrée du roi, la bonne madame Lefèvre était avec sa fille à une fenêtre chez une de ses amies qui demeurait rue Saint-Denis. Comme elle partagea l'en-

thousiasme général ! Non ce n'était point l'intérêt personnel qui animait cette digne femme ; que gagnait-elle au retour du roi ? Rien ; mais elle y voyait le gage du bonheur public. Qu'elle était heureuse que le trône fût occupé par ces princes auxquels, dès sa plus tendre enfance, elle avait voué son respect et son amour !

Le jour de l'entrée du roi, tous les citoyens, les meilleurs royalistes, les ennemis les plus acharnés de Bonaparte, ne purent voir, sans une profonde émotion, cette vieille garde qui accompagnait la voiture royale. Depuis plus d'un mois, nous n'avions aperçu que des soldats étrangers, et c'est l'élite de notre armée qui s'offre à nos regards, servant d'escorte au roi ! Un autre spectacle vint bientôt nous distraire ; une foule immense et tumultueuse de nobles de l'ancien et du nouveau régime, d'officiers généraux à cheval suivaient la voiture du Roi ; ils étaient sans ordre ; leurs chevaux se pressaient ; cette troupe

avait l'air d'une mêlée. Cette circonstance amena un nouveau dialogue entre notre chef de bataillon et le capitaine des grenadiers. « Qu'en pensez-vous? disait le » capitaine; est-ce l'amour de la patrie » ou l'intérêt personnel qui leur donne » tant d'ardeur ? Comme ils vont se » disputer les places et les honneurs sous » le nouveau gouvernement! comme les » voilà déjà qui se pressent et cherchent à » se passer les uns les autres pour être » plus près de la calèche royale! » Je reconnus parmi tous ces cavaliers courtisans le général Dérigny, qui s'était empressé d'accourir; je reconnus M. de Rinville en grand uniforme d'officier de la garde nationale à cheval; je reconnus plusieurs personnages qui avaient suivi Marie-Louise à Blois, et qui s'étaient hâtés de revenir pour assister à l'entrée du roi.

Notre joie augmenta encore lorsque nous vîmes les murs tapissés d'une affiche que toute la population s'empressait de

lire ; c'était la déclaration royale faite à Saint-Ouen, le 2 mai 1814, celle qui a précédé la charte, et qui en renferme tous les élémens.

Placé au dernier rang d'un groupe, je lisais difficilement. Il y avait devant moi un homme assez gros en uniforme ; après avoir lu, il se retourna pour faire place à d'autres, et je reconnus mon ami Durosay : « Eh bien! lui dis-je, vous devez » être content ? » — « Oui, oui, très- » content! des chicaneurs pourront faire » des réflexions sur quelques formes, non » sur le fond ; le roi nous donne tout ce » que nous pouvions désirer. »

Durosay m'emmena dîner chez un traiteur des Champs-Élysées. « Il y a bien » long-temps, me dit-il, que je suis venu » dans cette maison pour la première fois. » C'était avant la révolution; elle avait pour » enseigne, *au Jardin royal.* Depuis, sous » le directoire, j'y ai fait un repas de corps; » c'était alors *le Jardin national.* Il y a six

» semaines, j'étais d'une noce qui s'est faite
» ici, *au Jardin impérial.* Voilà la pre-
» mière enseigne revenue ; lisez : *au jar-*
» *din royal.* »

Après dîner nous rencontrâmes dans la cour des Fontaines, Jérôme Grindat, toujours avec son violon et sa poche de velours d'Utrecht rouge, qui, éclairé par les illuminations, chantait d'une voix forte: *Vive Henri IV.*

Parmi les auditeurs de Jérôme, j'aperçus madame Lefèvre et sa fille; j'allai les joindre. Madame Lefèvre pleurait de plaisir d'entendre la chanson du bon roi. Je fus bien surpris de voir auprès d'elles le jeune Henri Beaumont. Le matin même, il était arrivé avec le général Dérigny. Quel bonheur pour Rose et madame Lefèvre! Henri avait le bras en écharpe, mais sa blessure était légère ; il s'était distingué ; il avait pour ainsi dire multiplié les belles actions : sans lui, son général allait être fait prisonnier; après la bataille de Craon-

ne, il avait sauvé une jeune dame sans défense dans un château où les cosaques allaient mettre le feu. Avec quelle tendresse, avec quel orgueil Rose l'écoutait, le regardait! elle semblait fière que ce jeune homme si intrépide fût son cousin. Henri souriait et paraissait jouir aussi d'entendre la chanson de Jérôme. La grande douleur dont son âme avait été navrée à la nouvelle de l'occupation de Paris faisait place à l'espérance. Le matin, il n'avait point accompagné son général dans le groupe des cavaliers courtisans; mais il avait lu la déclaration de Saint-Ouen. « Je ne connais » point nos princes, me dit-il; je n'ai » point souffert des fautes que l'on a re» prochées à leur cour; je suis innocent des » maux qu'on leur a faits; mais les voilà » qui assurent à la France un gouverne» ment libre, sage, fondé sur la justice » et la raison; quelle reconnaissance, quel » dévouement j'aurai pour eux! » Aux discours de ce jeune homme, je me sentais

un désir d'être meilleur, comme je me sentais un encouragement à être pire à l'aspect de ces dignitaires si bons calculateurs pour eux-mêmes.

Ces grands-officiers, ces sénateurs, ces cavaliers courtisans et moi-même, nous ne songions qu'à nos intérêts ; Henri s'oubliait et ne voyait que la patrie.

FIN DU PREMIER LIVRE.

## IIe. PARTIE. — IIe. LIVRE.

# CHAPITRE PREMIER.

### LE MARQUIS DE RINVILLE ET SON COUSIN LE VICOMTE.

PENDANT tout le mois qui venait de s'écouler, je n'avais vu que deux ou trois fois M. de Rinville. Le lendemain de l'entrée du roi, j'allai de très-bonne heure chez lui, afin de ne point le manquer.

Par suite de son mariage et de sa faveur à la cour de Bonaparte, M. de Rinville était plus riche qu'à son retour d'émigration. Il avait des gens, un équipage; il logeait au premier; mais son apparte-

ment n'était composé que d'un petit nombre de pièces : les loyers sont si chers à Paris ! Le marquis n'était pas encore levé. On me fit entrer au salon pour l'attendre. J'y vis un lit dressé derrière un paravent et un petit vieillard bien sec et bien ridé, qui, à l'aide d'un des gens du marquis, achevait sa toilette devant la glace de la cheminée. Il avait une de ces robes de chambre courtes en indienne à grandes fleurs que nos pères appelaient un pet-en-l'air. Il était chaussé et coiffé. Il avait une culotte de soie noire, des bas de soie blancs, des boucles d'argent plus longues que larges à ses souliers, un petit col de basin, un petit jabot et des manchettes d'une étroite mousseline ; ses cheveux rares et blancs étaient garnis de poudre ; ceux de derrière étaient enveloppés dans un petit sac noir, que nous autres érudits, nous nommons un crapaud. Les faces étaient peignées et crêpées en ailes de pigeon. Je le saluai, il me salua, et continua sa toi-

lette. Il passa une veste blanche à longues basques, un habit bleu à boutons d'or, orné d'une étroite épaulette et d'une contre-épaulette de la même dimension; il ceignit, par un ceinturon sous les basques de sa veste, une épée à pommeau damasquiné et orné d'une dragonne aussi usée que l'épaulette; il attacha son habit sur sa poitrine par une agraffe, en sorte que la basque gauche de l'habit et celle de la veste se relevaient grotesquement sur le pommeau de l'épée; il mit sous son bras un petit chapeau à trois cornes. Enfin il eut bientôt toute la parure de ces hommes qu'on ne tarda pas à rencontrer fréquemment dans les environs des Tuileries. Le valet du marquis sortit et me dit à demi-voix en passant: « C'est mon-
» sieur le vicomte de Rinville, un cou-
» sin de monsieur, qui est arrivé avant-
» hier de sa province, et qui loge chez
» nous. »

Monsieur le vicomte avait d'abord avec

moi cette morgue assez commune aux gentilshommes de province, quand ils voient un inconnu. Il m'avait toisé assez impertinemment de la tête aux pieds; mais, quand il eut appris que j'étais un ancien protégé du marquis son cousin, et que je l'avais accompagné en émigration, quand je lui eus fait connaître mes sentimens sur l'heureuse restauration qui venait d'avoir lieu, en un mot, quand il fut convaincu que je pensais bien, il se dérida, et me demanda, d'un air d'intérêt, à quelle illustre famille j'avais l'honneur d'appartenir, si j'étais comte, vicomte, baron, marquis ou tout simplement chevalier. Je fus obligé de lui dire que je me sentais dans le cœur toutes les inclinations d'un gentilhomme et surtout un profond respect pour tout ce qui portait le nom de gentilhomme; mais que j'avais le malheur d'être roturier. Alors le vicomte me regarda, non avec dédain, mais avec compassion. Cependant la confiance s'établit

entre nous. Il était si heureux de tout ce qui se passait ! il avait de si belles espérances qu'il s'empressait de les conter à tout le monde. Il avait été jadis officier d'infanterie ; il avait passé quatre ou cinq années dans les garnisons. Dès les premiers jours de la révolution, il avait fièrement donné sa démission. Il n'était venu qu'une seule fois à Paris dans sa jeunesse ; il me dit en confidence, et avec un vieux souvenir de fatuité, qu'il y avait fait bien des fredaines et mangé bien de l'argent à sa mère qui n'en avait guère. Depuis les troubles, il s'était renfermé dans son château, et n'en était pas sorti. Il avait bien eu quelques tentations d'émigrer, d'aller dans la Vendée ; mais sa femme qui vivait alors et qui l'adorait, l'en avait empêché ; d'ailleurs toutes ces entreprises lui avaient toujours paru si mal concertées, si mal combinées, qu'il n'avait pas cru devoir s'en mêler. Cela ne l'avait pas empêché de rester fidèle à la bonne cause ; il avait bien fallu qu'il

prêtât serment à toutes les constitutions qui s'étaient succédées, mais c'était toujours avec une restriction mentale et une protestation intérieure. Il avait appris cette recette des restrictions mentales, au collége, un an juste avant l'expulsion des jésuites, d'un de ses régens qui était son confesseur, recette qui lui avait toujours été très-commode pour la tranquillité de sa conscience. Grâce à cette petite précaution, il n'avait pas été autrement inquiété. On s'était contenté de le mettre en surveillance; et, sous Bonaparte, comme il payait fort exactement les impôts en ne murmurant que tout bas, il avait vécu tranquille, ignoré, dans son château qui ne tombait pas encore trop en ruines, et toujours attendant les grands événemens qui venaient enfin d'arriver. Le bon homme finit par me dire naïvement que, du moment où il avait appris que le roi était remonté sur són trône, il s'était mis en route pour Paris, et qu'il venait y solli-

citer le prix de ses services, et de l'avancement.

Le marquis de Rinville parut. A l'aspect de son cousin et de sa parure originale par son antiquité, il eut peine à se défendre d'un léger sourire. M. de Rinville me fit connaître à son cousin le vicomte, comme un homme sur lequel on pouvait compter. Il paraissait certain, vu sa naissance et le dévouement dont il avait fait preuve depuis l'entrée des alliés, d'être appelé à la plus haute faveur, et il promit de penser à moi.

Bientôt le marquis et le vicomte, encore dans l'ivresse, dans le délire de la journée de la veille, ne parlèrent que du bonheur qu'ils avaient éprouvé à voir le roi reprendre possession de sa capitale, suivi de toute sa fidèle noblesse. Je me hasardai à leur parler de la déclaration de Saint-Ouen, qui avait porté tant de calme et de sécurité dans toutes les âmes. « Eh bien! » oui, dit le marquis, c'est très-bien;

» c'est à merveille. Au fait, ne faut-il pas
» une balance, un équilibre entre les pou-
» voirs? » — « Comment? c'est à mer-
» veille, reprit le vieux petit vicomte!
» dites qu'on croit nécessaire de laisser
» ainsi échapper quelques paroles, pour
» endormir ce peuple que ces damnés
» de philosophes ont réveillé si mal à
» propos. Ah! morbleu, continua-t-il, en
enfonçant son petit chapeau sur ses ailes
de pigeon, si tous les gentilshommes
» voulaient m'en croire, nous nous ar-
» merions, nous nous présenterions en ba-
» taille.... » Son cousin calma son ardeur
martiale en lui faisant sentir qu'il ne
s'agissait pas de combattre, mais tout sim-
plement de bien profiter de la victoire. Je
parlai au marquis de l'arrivée de Henri
Beaumont. « Comment! il est ici, dit le
marquis tout joyeux, et je ne l'ai pas
» encore vu! » — « Il s'est présenté hier,
» et il doit revenir ce matin. » — « Diable!
» me voila contrarié; il faut que je sorte,

» que j'aille au château. Écoute, Giffard,
» amène-le-moi demain matin ; j'ai besoin
» de causer très-sérieusement avec lui. J'ai
» des projets,... des projets très-avanta-
» geux pour lui,... pour notre cause.... J'y
» ai rêvé toute la nuit.... Vous ne con-
» naissez pas mon Henri, mon cher cou-
» sin ? » — « Comment! votre Henri, dit
le vicomte, qu'est-ce que c'est que votre
» Henri ? » — « Ah diable ! j'ai eu tort
» d'en parler devant vous. Quoique vous
» soyez veuf et sans enfans comme moi,
» par un beau zèle pour l'honneur de la
» famille, vous allez vous fâcher. » —
« Plaît-il! Que voulez-vous dire ? Est-ce
» que ce serait.... » — « Eh bien! oui,
dit le marquis en se penchant à l'oreille
du vicomte, et en riant d'un air de suf-
fisance : c'est mon fils. » — « Votre fils!
» un bâtard ! » — « Oui, un bâtard ; mais
» un jeune homme,... un sujet,... un sujet
» très-distingué. Il a de l'esprit et du
» cœur, du cœur et des sentimens. Certes,

» je ne ferai pas tort à la famille; cela ne
» vous regarde pas, vous, mon cher cou-
» sin, qui êtes sans postérité; je sais que
» mon titre, et mes biens, quand je les
» aurai recouvrés, doivent retourner au
» fils de mon oncle le baron, un bon en-
» fant, un peu niais; mais j'espère qu'au-
» cun des miens ne me blâmera de faire
» quelque chose, de faire beaucoup pour
» mon Henri. On a bien raison de crier
» contre les lois qui appellent les bâtards
» à la succession des familles, parce que
» la morale, l'ordre public..... Mais il me
» semble que les bâtards d'un homme de
» qualité, d'un homme comme moi.... Enfin,
» les rois n'ont ils pas souvent légitimé
» leurs enfans naturels? Et pourquoi donc
» les gentilshommes...? Mon Henri!.... il
» tient de moi, il tient de sa mère. C'est le
» fils d'une femme que j'ai adorée, qui
» était jolie!... jolie!... Tenez: demandez
» à Giffard, qui a été son mari. » —
« Qu'est-ce que vous dites, reprit le vi-

comte? Monsieur a été le mari de la
» mère de votre enfant? » — « Oui, sans
» doute ; l'enfant était déjà grand quand
» Giffard a épousé la mère. » Toutes ces
confidences du marquis ne me plaisaient
guère; mais plus je faisais d'efforts pour
détourner la conversation, plus le marquis
semblait s'obstiner à louer ma femme et
son fils. Il vantait l'éducation que Henri
avait reçue. « C'est qu'il m'embarrasse moi-
» même, quand il me parle, disait-il; je
» n'en sais pas tant que lui, moi qui suis
» son père. » — « Voilà ce que c'est, re-
prenait le vicomte; oui, donnez une
» belle éducation à vos bâtards, afin qu'ils
» vous éblouissent de l'éclat des lumières. »
Le marquis soutint au vicomte que Henri
ne tirerait pas un mauvais parti des clartés
de son éducation; qu'au contraire, avec
son talent, son instruction et ses excellentes
opinions, il pouvait être fort utile dans un
moment où il était si important d'exciter,
de nourrir, d'augmenter l'enthousiasme

monarchique.... « Il est poëte, disait-il, il
» fait des vers, et nous avons intérêt à
» mettre les gens d'esprit dans notre parti.
» Henri est ce qu'il nous faut; il sera des
» nôtres. Croiriez-vous que, dans nos der-
» nières entrevues, nous avons eu plus
» d'une prise ensemble au sujet de Bona-
» parte, qu'il appelait despote, conqué-
» rant,... que sais-je? Moi, alors, je pre-
» nais le parti de l'empereur : c'est tout
» simple; j'étais son chambellan. » — « Ne
» me parlez donc pas du temps où vous
» étiez chambellan de cet homme-là, mon
» cousin; cela me fait mal. » — « Eh!
» pourquoi donc? Suis-je le seul? Vous
» allez en voir vingt, trente autour du roi
» qui, comme moi, ont cédé aux circon-
» stances et à l'influence d'un homme.... »
— « Oh! oui, d'un grand homme!
» n'est-ce pas? Il semble que l'on a tout
» dit quand on a prononcé ce mot-là.
» Tenez; votre Mirabeau, votre Robes-
» pierre, votre Bonaparte, tous ces grands

» hommes-là,... c'étaient des parvenus. Ils
» ne m'en ont jamais imposé à moi, qui
» suis resté pur et sans tache. » — « Ah!
» mon cousin, reprit le marquis en sou-
riant, rappelez-vous donc certaine lettre
» où vous m'avez prié de solliciter pour
» vous. » — « Qui? moi! » Ici le vieux
vicomte rougit et parut un peu embar-
rassé. « Eh! parbleu, répliqua le mar-
quis, en prenant des papiers sur une
table, l'autre jour, je feuilletais mes pa-
» perasses, et j'ai retrouvé votre épître :
» la voilà ! Il faut que je la lise à Giffard. »
Alors, sans pitié pour le vicomte, le mar-
quis lut une lettre ainsi conçue :

« 15 janvier 1806. Mon cher cousin,
j'ai été bien surpris lorsque j'ai appris que
vous étiez attaché à la cour de l'intrus.
Mais enfin puisque vous, qui êtes chef de
la branche aînée, vous avez immolé vos
principes, je ne vois pas par quelle raison
moi, qui ne suis que de la branche ca-
dette, je ne suivrais pas votre exemple,

d'autant plus qu'il paraît que vous avez enfin un grand homme à la tête de votre gouvernement. En conséquence, je vous prie de faire savoir à votre empereur que je ne serais pas éloigné d'accepter une place à sa cour. Aussitôt votre réponse, je pourrai me mettre en route par le carrosse public qui passe à une lieue de chez moi.

» *Signé*, le vicomte DE RINVILLE. »

Le vicomte voulait interrompre le marquis ; « Attendez, dit celui-ci, il y a un » post-scriptum ; » et il continua :

*P. S.* « Il paraît que ce Bonaparte ou Buonaparté est de la classe de ceux qu'au régiment nous appellions officiers de fortune ou de mérite, et vulgairement, culottes de peau. Ces gens-là font quelquefois leur chemin plus vite que d'autres. Nous en avions un au corps qui était mon ancien. Ne voulait-on pas le faire nommer lieutenant colonel? Heureusement on représenta que ce serait un soufflet donné à

tous les gentilshommes. Qui sait? la culotte de peau de mon régiment est peut-être aujourd'hui maréchal et duc; j'ai oublié son nom. »

« Allons, allons, mon cousin, » dit le vicomte, en prenant la lettre, la déchirant, et chiffonnant les morceaux qu'il serra dans sa poche. « Rendons-nous au château; il » est fort important pour moi de m'y trou- » ver avant la messe. » Le marquis me fit de nouveau les plus belles promesses. Je lui appris que Henri avait été légèrement blessé; qu'il avait repris son dessein de quitter le service militaire; qu'il voulait continuer son droit et embrasser la profession d'avocat. « Comment!... comment,.... » dit le marquis; mais nous verrons tout » cela demain. Qu'il se conduise bien; » qu'il se conforme à ce que je désire; en » un mot, qu'il soit des nôtres; je ferai » tout pour lui; et je ferai beaucoup pour » toi. »

« A merveille! me disais-je. Le mar-

» quis va jouir d'un crédit bien plus grand
» que sous Bonaparte ! me voilà sur la
» route des honneurs et des richesses ! »
Oh ! comme je me félicitais d'avoir quitté
ma petite boutique de village !

---

## CHAPITRE II.

### NOUVELLE ENTREVUE DE HENRI ET DE SON PÈRE.

Henri et moi nous fumes exacts au rendez-vous. Le marquis de Rinville était encore avec son cousin le vicomte. Avec quelle respectueuse tendresse Henri répondit au bon accueil de son père! Le vieux vicomte mit ses lunettes, regarda fort attentivement le jeune homme, et, après l'avoir long-temps considéré, se tourna vers le marquis: « Il n'est pas mal, dit- » il, il est même bien; il y a même quelque » chose de noble dans ses traits. » Le marquis regrettait que son fils voulût quitter le service. Henri répondit en souriant:

« A quoi bon être militaire en temps de
» paix ? » — « Comment ? à quoi bon ? Eh
» mais! demande au vicomte; à faire son
» chemin. Nous autres anciennement, ne
» passions-nous pas tous nos intervalles de
» paix dans nos garnisons? J'aurais com-
» mencé par te faire entrer dans les gardes-
» du-corps. Au surplus, je conçois que,
» moi ne pouvant t'avouer tout haut pour
» mon fils, et la ressource des belles ac-
» tions guerrières n'existant plus, il n'y
» aurait rien à faire pour toi. Ainsi tu veux
» être avocat ; c'est fort bien. Tu te distin-
» gueras, j'en suis sûr; et ton mérite,
» aidé de mon crédit, ne peut manquer
» de te pousser très-loin. En attendant, et
» tandis que tu feras ton droit, il faudra
» que je t'obtienne quelque bonne petite
» place ; j'y ai déjà songé. » Henri remer-
cia son père. Le vicomte prit part à la
conversation, et interrogea beaucoup le
jeune homme. Il avait l'habitude, quand il
s'adressait à quelqu'un qu'il savait ou qu'il

croyait au-dessous de lui, de ne lui parler jamais qu'à la troisième personne. « A-t-il
» fait ses études? disait-il. Sa mère lui
» a-t-elle laissé quelque fortune? com-
» ment vit-il? » Henri, s'imaginant d'abord que ce n'était pas à lui que le vicomte parlait, se taisait et laissait répondre le marquis; mais bientôt, reconnaissant que c'était lui-même que le vicomte questionnait, il se sentit un peu choqué de ce singulier ton. Cependant il surmonta son premier mouvement, par égard pour l'âge du questionneur. Ce jeune homme si ardent, si impétueux, était doux et timide même, avec les personnes auxquelles il croyait devoir du respect. « Où a-t-il été blessé? » dit le vicomte, voyant que Henri avait le bras en écharpe? — « Sur le plateau de
» Craonne. » — « Fort bien; en se battant
» pour l'usurpateur? » — « En défendant
» la France, » reprit Henri. — « Eh! sans
» doute, dit le marquis, il a fait son
» devoir... et il l'a bien fait. C'est d'autant

» plus méritoire, qu'il n'aimait pas du tout
» l'homme qui vient de tomber ; et n'est-
» il pas heureux qu'il ne soit que légère-
» ment blessé, et qu'il revienne couvert de
» gloire. Je sais tout, mon cher Henri, et
» ton général, qui sans toi était prison-
» nier,.... et cette dame que tu as sauvée
» des flammes et des cosaques !.... C'est
» très-beau. »

On apporta une lettre au vicomte. Pendant qu'il la lisait dans une embrasure de fenêtre, le marquis recommanda tout bas à son fils de mesurer ses paroles devant le vieux cousin. « Moi, disait-il, je ne suis
» point du tout l'ennemi des lumières ;
» mais le vicomte est un bon gentilhomme
» qui ne sait pas se mettre à la hauteur
» du siècle, et qui voudrait l'ancien ré-
» gime tout pur. »

Le vicomte se rapprocha ; le marquis continua : « Mon cher Henri, venons
» au sujet pour lequel j'ai surtout désiré
» te voir. S'il faut en croire ce que m'a

» dit Giffard, outre que tu veux faire
» ton droit, tu te proposes d'écrire, de te
» livrer aux belles-lettres. C'est à mer-
» veille. Avec ton talent et les bons princi-
» pes qui t'animent, tu ne peux manquer
» d'obtenir les plus grands succès. Eh bien !
» il faut commencer par un ouvrage mar-
» quant. Fais-moi sur-le-champ une belle
» pièce de vers, ode, épître, romance ou
» chanson sur les grands et heureux évé-
» nemens qui viennent de se passer. J'ai
» promis à un personnage qui a tout pou-
» voir aujourd'hui, de lui porter demain
» quelque chose dont il serait content.
» Juge quel avantage pour toi, quand je
» nommerai l'auteur. Surtout ne manque
» pas d'y faire un grand éloge des souve-
» rains alliés; parce qu'entre nous, l'ou-
» vrage doit être communiqué à des hom-
» mes fort en faveur auprès des souverains
» alliés. Alors, tu vois bien, ce n'est pas
» seulement la cour de France qui te ré-
» compense; c'est le roi de Prusse, c'est

» l'empereur d'Autriche, c'est l'empereur » de Russie. Comprends-tu? » A cette proposition du marquis, Henri répondit que les nobles et patriotiques engagemens pris par le roi, dans sa déclaration de Saint-Ouen, lui inspiraient, comme à tous les Français, l'amour et le respect; mais que le souvenir des maux qui avaient oppressé sa patrie était encore trop récent, pour que sa verve se prêtât à célébrer l'époque où nous nous trouvions : qu'en toute autre circonstance même, sa plume se refuserait à louer les princes étrangers, qui avaient envahi la France les armes à la main. Enfin il allégua pour dernière excuse, que dans ce moment il était occupé d'une tragédie,... d'une tragédie nationale, dont le sujet lui paraissait moral, philosophique, et qui absorbait toutes ses idées. « Une tragédie » Tu fais une tragédie! Eh bien?» continua le marquis, en se retournant tout glorieux vers son vieux cousin, « vous avais-je » trompé? Quand je vous disais que c'était

» un garçon d'esprit,... de génie! le voilà
» qui fait une tragédie! Oh! elle sera bonne
» celle-là, j'en réponds. » Puis frappant sur
l'épaule de Henri : « Fais ta tragédie, mon
» cher enfant; et j'espère bien que dans ce
» sujet moral, philosophique et national,
» tu trouveras moyen d'amener quelques
» beaux vers, quelques maximes dans les
» bons principes, de ces vers qui partent
» du cœur, et dont il est facile de tirer des
» allusions aux heureux événemens dont
» nous sommes témoins. Mais, cependant,
» tu peux bien suspendre un moment ton
» travail pour me faire la pièce de vers
» que j'ai promise. » Le fils avec respect
persista dans son refus, et même montra de
la répugnance, quand son père en revint à
lui faire sentir l'avantage d'adresser quel-
ques complimens aux souverains alliés.
« Mais Henri, » dit enfin le marquis, en
commençant à s'échauffer, « qu'est-ce que
» cela signifie? Tu refuses de célébrer nos
» vainqueurs, nos alliés! » — « Vous m'ap-

» prouviez, tout à l'heure, d'avoir com-
» battu contre eux, » reprit Henri, en souriant. — « Mais ne t'ai-je pas vu, il n'y
» a pas encore deux mois, professer une
» espèce d'antipathie contre Bonaparte ? »
— « Oui, quand il était empereur, » reprit Henri avec calme. — « Eh bien! tu
» n'as pas le sens commun; c'est quand il
» était empereur, qu'il fallait l'aimer. Pour-
» quoi m'étais-je fait son chambellan, moi?
» parce qu'il était empereur. » Les instances du père, les refus du fils, continuèrent encore quelque temps. Le marquis se fâchait, s'adoucissait, menaçait son fils, le cajolait : tout fut inutile.

Henri avait rendez-vous chez le général Dérigny et dans les bureaux de la guerre pour obtenir son congé définitif. Il mit tant de respect, de tendresse dans ses adieux, que le marquis, oubliant leur petit différent, l'embrassa, et lui serrant la main avec amitié, le reconduisant jusqu'à la porte de la chambre, lui fit pro-

mettre qu'il ne tarderait pas à revenir le voir. Puis, se rapprochant du vicomte : « Eh bien ! mon cousin, que dites-vous de » mon fils ? » — « Ce que j'en dis ? » répondit le vicomte, qui, enfoncé dans une bergère, avait gardé le silence pendant toute la contestation : « Je dis que votre » fils est un jacobin. » — « Un jacobin ! » lui ! » s'écria le marquis. Ici commença une violente querelle entre les deux cousins, et ces deux hommes de l'ancien régime étaient animés l'un contre l'autre, comme jadis les jansénistes contre les molinistes. « Vous voulez donc perdre la » France par votre obstination et vos pré- » jugés ? » disait le marquis. — « Vous » voulez donc par votre condescendance » et votre pusillanimité, disait le vicomte, » maintenir les systèmes destructeurs, et » donner gain de cause aux révolutionnai- » res ? — Heureusement les alliés sont là, » et ils vous mettront à la raison. » — « Oui, » heureusement ils sont là, et ils nous ai-

» deront à purger la France des mauvaises
» doctrines. » Ainsi tous deux comptaient
sur les étrangers pour sauver et diriger la
France. Je m'étais bien gardé de me mêler
au colloque entre Henri et son père. J'étais
encore bien plus disposé à me taire pendant
la querelle entre le marquis et le vicomte.
Mais chacun des deux réclamait mon suf-
frage, invoquait mon opinion. « Qu'en
» pense Giffard? » disait le marquis. —
« Oui, qu'en pense-t-il ?» disait le vicomte.
On juge de mon embarras; heureusement
ils ne s'aperçurent pas que je ne leur ré-
pondais que par des mots insignifians. Le
vicomte se retira fort irrité; je restai seul
avec le marquis, et je m'empressai de lui
donner raison.

Après quelques momens de silence :
« Diable! me dit le marquis, je voudrais
» pourtant bien avoir cette pièce de vers que
» j'ai promise pour demain, et qu'on doit
» montrer après demain à un aide de camp
» de l'empereur de Russie. » Il réfléchit,

puis, comme frappé d'une idée soudaine, il reprit : « Écoute, Giffard ; il faut que tu
» ailles sur-le-champ chez cet auteur de
» vaudevilles qui nous a fait cette petite
» pièce de circonstance pour l'impératrice
» Marie-Louise. Dis-lui qu'il m'apporte
» demain de bonne heure quelque chose
» sur les événemens du jour, surtout que
» cela soit bien fait, et que nos ennemis y
» soient bien traités. Fais-lui entendre qu'il
» y aura une bague, une boîte, un cadeau
» enfin.... » — « Oui, j'y cours. Or çà, je
» peux lui dire qu'il se mette à son aise
» sur le compte de Bonaparte, et qu'il ne
» se gène pas pour en mal parler. » —
« Parbleu !.... mais dis-lui cela, comme de
» toi pourtant ; parce qu'il ne faudrait pas
» qu'on sût que moi, qui ai été chambel-
» lan de cet homme-là..... Quoique, entre
» nous, quel reproche pourrait-on me
» faire ? L'empereur de Russie n'a-t-il pas
» été son ami ? l'empereur d'Autriche n'est-
» il pas son beau-père ? Il me semble que

» je ne le traite pas plus mal que ces mes-
» sieurs ,..... que ces majestés, veux-je
» dire. »

Je m'empressai d'exécuter les ordres du marquis. Je trouvai notre auteur de vaudevilles très-bien disposé, et le lendemain il apporta au marquis une longue épître, où nous trouvâmes de la verve et de l'inspiration.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

# TABLE

DES

CHAPITRES DU TROISIÈME VOLUME.

---

## PREMIÈRE PARTIE.

## SUITE DU LIVRE QUATRIÈME.

Pages.

## SECONDE PARTIE.

### LIVRE PREMIER.



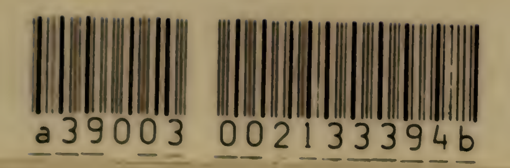
### SECOND LIVRE.



FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.



CE






| | | | |
|---|---|---|---|
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |

